

DE L'EAU VIVE

par temps de sécheresse

Prédications estivales au temple de Poitiers

(juillet-août 2021 et 2022)

Poitiers
Église Protestante Unie

Préface

La sécheresse que nous subissons s'ajoute à une succession d'événements, mouvements sociaux, crise sanitaire, crises politiques dont une guerre sur notre continent. Découvrons-nous que notre monde est fou ou avons-nous choisi de ne pas le voir, de l'oublier ?

Toutes ces crises ont révélé à la fois une grande sécheresse spirituelle et en même temps une solidarité inattendue.

Et c'est dans ce monde désabusé que l'Église est appelée à témoigner, à prendre la parole pour apporter la Parole, l'eau vive, la grâce de Dieu et l'amour du Christ.

Cet Évangile, cette bonne nouvelle, est à la fois dénonciation de la sécheresse des cœurs et appel à rendre manifeste la Royaume de Dieu, celui qui s'est approché en Jésus-Christ.

Face à notre humanité déboussolée, l'Église devrait être cette lumière dans la nuit, ce phare qui guide vers la véritable lumière, qui éclaire le chemin de l'amour et du service.

Nos rencontres du dimanche matin ont été peu visitées durant ces étés. Serait-ce que l'Église n'a plus besoin de la Parole, de sa proclamation, que les disciples n'ont plus soif d'entendre le message du salut ?

Chaque semaine un serviteur s'est mis à l'écoute de cette Parole pour partager le message que l'Esprit lui avait donné de transmettre.

Vacances, solitude, crainte, tracas, ont empêché beaucoup de l'entendre. Trop de bruit, de vacarme peut-être. Trop d'occasion de ne pas penser, de ne pas réfléchir, de ne pas rentrer en soi-même. Parler du désert où la voix du Seigneur n'est pas entendue, c'est aussi parler de la sécheresse, de la soif où sont beaucoup de contemporains qui compensent comme ils peuvent.

Voici donc quelques gouttes de cette eau vive qui est capable d'étancher toute soif de notre temps, qui est capable de faire de chacun de nous ce disciple qui se penche sur la Parole pour s'en nourrir et la partager. "Celui qui met sa foi en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein" (Jean 7:38)

Bonne lecture et que celle-ci vous conduise à approfondir votre écoute et votre étude de l'Écriture et à trouver votre place dans la manifestation du Royaume.

Philippe Cousson, président du Conseil Presbytéral

4 juillet 2021

Marc 6:1-6 (traduction Nouvelle Bible Segond)

1 Parti de là, [Jésus] vient dans son pays, et ses disciples le suivent. 2 Quand le sabbat fut venu, il se mit à enseigner dans la synagogue. Une multitude d'auditeurs, ébahis, se demandaient : D'où cela lui vient-il ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ? Et comment de tels miracles se font ils par ses mains ? 3 N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie, le frère de Jacques, de José, de Judas et de Simon ? Ses sœurs ne sont-elles pas ici, parmi nous ? Il était pour eux une cause de chute. 4 Jésus leur disait : On ne refuse pas d'honorer un prophète, sinon dans son pays, parmi les gens de sa parenté et dans sa maison. 5 Il ne pouvait faire là aucun miracle, sinon qu'il guérit quelques malades en leur imposant les mains. 6 Il s'étonnait de leur manque de foi.

Ouverts à l'inattendu de Dieu

Tout commence ici par la stupéfaction. Le texte nous dit que de nombreux auditeurs de la synagogue, assemblés pour l'office du sabbat, sont ébahis quand ils entendent l'enseignement de Jésus. Ce n'est pas nouveau. L'étonnement, le trouble de la foule qui observe Jésus dans ses actes et ses paroles est régulièrement souligné dans les textes de l'évangile de Marc (2.12, 5.20, 5.42, 6.2, etc.) Par exemple, juste avant le récit que nous avons lu, le relèvement de la fille de Jairo, qui était considérée comme morte, trouble fortement la foule. Les disciples sont eux-mêmes bien souvent étonnés de ce qu'ils voient ou entendent de Jésus.

L'étonnement génère de nombreuses questions sur Jésus. La communauté assemblée autour de Jésus ne comprend pas ce qui se joue en lui. À travers ses questions, elle reconnaît bien qu'en Jésus se manifestent une sagesse et une puissance. Le texte français parle de miracle, mais plus exactement, en grec, il s'agit d'actes de puissance, ce que le mot « miracle » ne traduit pas, car son étymologie latine se rapporte à l'étonnement, aux merveilleux, voire à l'étrange, mais pas à la puissance.

Ces actes de puissance, donc, et cette sagesse de Jésus sortent de l'ordinaire. Ils ne peuvent venir de Jésus lui-même. Ils lui viennent d'ailleurs, mais d'où ? « D'où cela lui vient-il ? », dit l'assemblée. « Quelle est cette sagesse qui lui a été *donnée* ? » Ce don reste incompréhensible.

L'assemblée elle-même révèle, à travers son questionnement, ce qui lui fait obstacle pour comprendre. Ce qui la piège, c'est sa proximité avec Jésus, car elle connaît Jésus. Enfin, elle dit le connaître.

En effet, elle est proche de lui déjà affectivement. Jésus est d'ici, sur la terre de ses pères, de ses ancêtres ; il est dans sa patrie. Sa famille est bien connue et habite « parmi nous », *près* de nous, dit l'assemblée. Jésus est fils de ; ses frères et sœurs peuvent être tous nommés. Tout cela est bien défini. L'identité de Jésus est parfaitement maîtrisée. Elle lui trace ses contours, le cerne, lui impose un cadre, des limites. Même son métier : tout le monde sait que Jésus est charpentier. Il suffit de regarder ses mains ! Ses mains sont celles d'un charpentier, pas celles d'un sage ni d'un prophète, ni même d'un guérisseur. Alors, qu'est-ce qui pourrait bien échapper à cette maîtrise ?

Croire savoir, enfermer dans une identité est un piège, car, lorsque se révèle une part insoupçonnée de l'identité de Jésus, celle-ci devient insaisissable, incompréhensible.

Cela pourrait bien nous concerner aussi ! Beaucoup d'entre nous, ici, dans cette assemblée, connaissent Jésus, et même Dieu. Nous avons lu la Bible, si ce n'est en entier, au moins les récits les plus connus qui reviennent régulièrement dans le calendrier des lectures des dimanches. Nous connaissons trop bien ces textes bibliques, et nous risquons d'y projeter ce que nous pensons savoir sur eux. Oui, le piège de ne plus être à l'écoute du texte, mais d'y lire ce qu'il faut en dire, notre savoir sur le texte.

Nous nous représentons Jésus avec forcément telle ou telle capacité, tel ou tel trait de caractère, de sorte que celui que révèle le texte biblique est occulté. Nos fantasmes sur ce que doit être Dieu sont plaqués sur la personne de Jésus, tout comme peut-être ce qui nous reste en mémoire de ce que nous avons appris dans notre éducation religieuse, mais qui ne correspond pas tout à fait au texte biblique. Des images toutes faites de Jésus et de sa divinité. Le dogme que les croyants ont construit sur Dieu.

Tout cela nous rend Dieu et Jésus proches de nous, et nous laisse un sentiment d'être en terrain connu. Mais cette proximité apparente nous fait obstacle pour être touchés par la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

Ce piège rend même la Bonne Nouvelle totalement impuissante : « [Jésus] ne pouvait faire là aucun [acte de puissance] », écrit l'évangéliste Marc. La puissance devient impuissante.

Même Jésus s'en étonne ! Il ne s'y attendait apparemment pas. Il est surpris par le « manque de foi ». C'est même une absence de foi, de confiance, dont il est question. C'est de la non-confiance, en grec. Peut-être Jésus découvre-t-il lui-même les limites de sa puissance, car elle n'est agissante que dans la confiance qu'on lui accorde ?

6

Ce texte nous interpelle sur notre ouverture à la présence de Dieu et au surgissement des signes qui manifestent cette présence. Nous laissons-nous toucher par l'inouï de la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ ? Nous laissons-nous surprendre par l'irruption de la parole de Dieu là où on ne l'attendait pas ? C'est bien cela, l'acte de puissance, le miracle qui est étonnement. L'inattendu de Dieu surgit dans mon existence pour la transformer en faveur de la vie. Dieu, lui, m'y attend. Amen !

Bertrand Marchand, pasteur

11 juillet 2021

Marc 6:7-13

7 Il fait venir les Douze. Et il commença à les envoyer deux par deux, leur donnant autorité sur les esprits impurs.

8 Il leur ordonna de ne rien prendre pour la route, sauf un bâton : pas de pain, pas de sac, pas de monnaie dans la ceinture,

9 mais pour chaussures des sandales, “et ne mettez pas deux tuniques”.

10 Il leur disait : “Si, quelque part, vous entrez dans une maison, demeurez-y jusqu’à ce que vous quittiez l’endroit.

11 Si une localité ne vous accueille pas et si l’on ne vous écoute pas, en partant de là, secouez la poussière de vos pieds : ils auront là un témoignage.”

12 Ils partirent et ils proclamèrent qu’il fallait se convertir.

13 Ils chassaient beaucoup de démons, ils faisaient des onctions d’huile à beaucoup de malades et ils les guérissaient.

*

Le temps est court. Nous voilà dans l’urgence. Rien à thésauriser. Pas à s’installer. Quand la menace est intense, quand, comme aujourd’hui peut-être, elle devient extrêmement concrète... Que faire ?... Quitter Babylone en secouant sa poussière pour entrer dès à présent dans la vie promise, nous dit l’Évangile.

Autre temps, autre urgence : aujourd’hui résonne « *le son perçant et assourdissant de l’alarme incendie dans la cuisine* » (selon les mots d’un fonctionnaire de l’ONU à la lecture du rapport du GIEC). Eh bien, nous dit l’Évangile, aujourd’hui comme hier, il s’agit d’entrer dès maintenant dans la vie ! Entrer dans la délivrance promise.

Ainsi, « *ils partirent et ils proclamèrent qu’il fallait se convertir* » (v. 12), ou, autre traduction : « *se repentir* », faire retour. Deux effets du repentir : sur le salut des personnes dès aujourd’hui ; et peut-être sur le monde, s’il est mis en œuvre collectivement. Quoiqu’il en soit, le repentir comme chemin de délivrance implique concrètement qu’il y a des choses à changer, d’urgence. Et ça, c’est le côté... difficile de toute délivrance !

Je ne résiste pas à la tentation, pour illustrer cela, de citer un extrait du livre de C.S. Lewis, *Le grand divorce* (entre le ciel et l’enfer — en référence à leur mariage selon de William Blake), où en visite par une vision à l’entrée du paradis, l’auteur décrit la scène suivante. Il y voit un homme qui hésite à entrer, empêché de la sorte :

« *Sur son épaule se tenait un petit lézard rouge qui agitait sa queue comme un fouet et murmurait des choses à l’oreille de celui qui le portait. Au moment où nous l’aperçûmes, ce dernier tourna la tête vers le reptile avec un grognement d’impatience. "Tais-toi, voyons", lui dit-il. Mais l’animal balançait sa queue et continuait à chuchoter.*

[Apparaît un être qui] avait une forme plus ou moins humaine, mais il était plus grand qu’un homme, et si étincelant que je pouvais à peine le regarder, écrit CS Lewis, qui poursuit : Sa présence heurta mes yeux, et mon corps aussi, car il dégageait de la chaleur en même temps que de la lumière, comme le soleil au matin d’une implacable journée d’été.

"Je m’en vais, dit [l’homme portant le petit lézard sur l’épaule]. Merci de votre hospitalité [au paradis, car la scène se passe à l’entrée du paradis. Merci de votre hospitalité]. Mais ce n’est pas la peine, vous voyez. J’ai dit à ce petit individu (il montrait le lézard) que s’il venait, il fallait qu’il se tienne tranquille - et il a insisté pour venir. Naturellement, ses sornettes ne sont pas de mise ici, je m’en rends compte. Mais il ne s’arrêtera pas. Il ne me reste qu’à m’en retourner.

- *Aimeriez-vous que je le fasse taire ? dit l'esprit flamboyant - c'était un ange, je le compris soudain.*
- *Bien sûr.*
- *Alors je vais le tuer, dit l'ange, en faisant un pas en avant.*
- *Oh ! aïe ! Attention. Vous me brûlez. Pas si près !*
- *Vous ne voulez donc pas qu'on le tue ?*
- *Tout à l'heure, vous n'avez pas parlé de le tuer. Je n'avais pas l'intention de vous ennuyer en vous demandant quelque chose d'aussi radical.*
- *C'est le seul moyen, dit l'ange, dont les mains brûlantes étaient tout près du lézard. Dois-je le tuer ?*
- *Eh bien, c'est une autre question. Je suis tout prêt à la considérer, mais je n'avais pas encore envisagé cet aspect-là, vous voyez ? Je veux dire que, pour le moment, je pensais seulement le faire taire parce qu'ici en haut - eh bien, il est diablement embarrassant.*
- *Puis-je le tuer ?*
- *Oh ! il sera toujours temps de discuter cela plus tard.*
- *Il n'y a aucune raison d'attendre. Puis-je le tuer ?*
- *Excusez-moi, je n'ai jamais songé à vous importuner de la sorte. Non vraiment, ne vous faites pas de souci pour lui. Regardez ! Il s'est décidé à dormir. Je suis sûr que tout ira bien maintenant. Je vous remercie infiniment.*
- *Puis-je le tuer ?*
- *Honnêtement, je ne crois pas que ce soit nécessaire. Je suis sûr que je pourrai le faire tenir tranquille maintenant. Je crois qu'il vaudrait beaucoup mieux procéder graduellement.*
- *Agir progressivement serait tout à fait inutile.*
- *Vous croyez ? Bon. Je vais réfléchir à votre proposition. Honnêtement oui, je vous laisserais bien le tuer tout de suite, mais à la vérité, je ne me sens pas très bien aujourd'hui ; ce serait stupide de le faire maintenant. J'aimerais être en bonne santé pour l'opération. On verra un autre jour.*
- *Il n'y aura pas d'autre jour. Nous vivons dans un éternel présent maintenant.*
- *Allez-vous-en ! Vous me brûlez. Comment pourrais-je vous dire de le tuer ? Vous me tueriez, moi, si vous le faisiez.*
- *Certainement pas.*
- *Mais vous me faites déjà mal à présent.*
- *Je n'ai jamais dit que cela ne vous ferait pas mal. »*

Etc. Vous trouverez la suite dans le livre de C.S. Lewis, *Le grand divorce*.

Jésus « *fait venir les Douze. Et il commença à les envoyer deux par deux, leur donnant autorité sur les esprits impurs* » (v. 7) — genre petit lézard. Et plus loin, de fait (v. 13) : « *ils chassaient beaucoup de démons* ». Ce qui suppose la volonté d'exercer ladite autorité : « *laissez-moi l'ôter* ». Et pour cela : « *ils proclamèrent qu'il fallait se repentir* » (v. 12). Cela après le constat selon lequel le maître, lui, Jésus, « *ne pouvait faire aucun miracle* » (v. 5) à Nazareth, où il est familier... « *N'est-ce pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, de Josès, de Jude et de Simon ? et ses sœurs ne sont-elles pas ici, chez nous ?* » Et il était pour eux une occasion de chute.

Jésus leur disait : « *Un prophète n'est méprisé que dans sa patrie, parmi ses parents et dans sa maison.* »

Et il ne pouvait faire là aucun miracle » (v. 3-5), parlant de la réaction des proches de Jésus à ses paroles et ses actes, tandis que « *de nombreux auditeurs disaient : "D'où cela lui vient-il ? Et quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ?"* » (v. 2). Mais ça, ce n'est pas la réaction de ses proches, qui le considèrent comme un gamin, le gamin du village, celui qu'ils croient connaître, qui leur reste familier...

Cela dit, précise le texte, « *il guérit — pourtant — quelques malades en leur imposant les mains* » (v. 5). Histoire de dire que le problème n'est pas dans sa capacité à libérer — tandis qu'il « *s'étonnait de ce qu'ils ne croyaient pas* » (v. 6).

Tel est l'écho qu'il a eu, ou n'a pas eu chez ses familiers : oh ! laissez-moi vivre comme je l'ai toujours fait... D'autant que Jésus « *parcourait les villages des environs en enseignant* » (*ibid.*), avec manifestement plus de succès que chez ses proches. Proximité, familiarité, autant d'obstacles insurmontables à l'Évangile, et dont on fait naïvement l'Alpha et l'Oméga de son annonce !

C'est sur cela que Jésus envoie ses disciples en « *leur donnant autorité sur les esprits impurs* » (v. 7). Genre le petit lézard de C.S. Lewis qui ne partira pas si on est si « tendre » envers sa victime qu'on lui accorde, comme elle le demande, de ne pas être remise en question. Or l'Évangile qui libère demande des changements de vie. Les Douze proclament donc qu'il faut se repentir ! Et l'écho de répondre : « on en a assez de se repentir », quand en fait on n'a jamais commencé !

« Quittez ce qui vous rend captifs », répond aujourd'hui l'Évangile ; « acceptez de voir tuer votre lézard » ; bref : « Sortez de Babylone », de l'esprit de Babylone. Vous êtes témoins de la Jérusalem nouvelle, la Cité de Dieu. Augustin résume ainsi les choses : deux amours ont bâti deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu a fait la cité terrestre, Babylone, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi a fait la Jérusalem nouvelle, la Cité de Dieu (Augustin, *La Cité de Dieu*, XIV, 28). Et le Psaume 33, dans la version de Clément Marot : « *Si cherchant sa route, un peuple t'écoute, il vivra heureux ; il verra les signes qui déjà désignent la Cité de Dieu.* »

Roland Poupin, pasteur

18 juillet 2021

Marc 6:30-34

"Venez à l'écart dans un lieu désert et reposez-vous un peu."

Les disciples, les apôtres, c'est-à-dire les envoyés, sont retournés vers Jésus après leur tournée missionnaire dans le pays. Ils lui font un compte rendu de ce qu'ils ont fait, un peu comme un rapport de stage. En fait, tout à fait comme un rapport de stage. Et ils lui rapportent, ils lui racontent deux catégories de choses, et cette distinction est importante : tout ce qu'ils ont fait et tout ce qu'ils ont enseigné. La mission des disciples est évaluable selon ces deux critères : ce qu'ils ont fait et ce qu'ils ont enseigné. Les versets 12 et 13 au début du chapitre nous explicitent ces deux choses : ils proclamaient la conversion, la repentance, le changement de vie, la *metanoia* et puis ils chassaient les démons et guérissaient, l'enseignement de la repentance, du changement, du demi-tour et puis la guérison, guérison physique, morale spirituelle.

Et pour reprendre la parabole de dimanche dernier, l'image de C.S. Lewis dans *Le grand divorce*, ils ont aussi eu affaire au petit lézard rouge de leurs auditeurs, mensonge et *fake news*, qui rappelle sans arrêt les pertes, les douleurs, les frustrations que provoquerait leur retournement. La proclamation de l'Évangile est une lutte spirituelle contre toutes les attractions de l'égoïsme, du désir, une lutte de la vérité contre le mensonge. Dans la suite du texte de Lewis, le lézard est enlevé, dans la douleur et tué, celui qui le portait est libéré et redevient homme, ce qui était le lézard est transformé en un cheval qui porte l'homme vers une vie nouvelle.

De fait la guérison, la libération est profondément liée à la repentance, au retournement. Les apôtres, ont vécu à ce moment de leur formation par Jésus, ce que sera la mission, l'envoi, l'appel de toute l'Église, la proclamation et la guérison, l'annonce et le soin, le kérygme et la diaconie.

11

Et c'est alors que Jésus leur dit cette phrase surprenante : "Venez à l'écart dans un lieu désert et reposez-vous un peu."

Le disciple, s'il veut être utile pour la mission qu'il a reçu à l'égard de la foule, vers la foule, a besoin souvent, régulièrement de retrouver son maître, à l'écart de la foule, hors de la foule et de se reposer.

Même pour le service du Seigneur, la nécessité du repos reste valable. Il y a un sabbat, un repos, une cessation provisoire pour la proclamation et le service des autres. Il faut se sortir de temps en temps des sollicitations nombreuses et s'échapper, à l'écart dans un lieu désert ou au moins discret, tranquille, mais toujours accompagné de la présence de Jésus.

Et ce n'est pas la seule remarque de ce texte. Elle tient en grec en quatre mots : "Ils n'avaient pas même le temps de manger." Ce n'était jamais le bon moment pour qu'ils mangent.

Bien sûr, il s'agit ici d'abord de nourriture, d'aliments. Et presque aussitôt dans l'évangile de Marc on trouve les deux récits de multiplication des pains. Et les explications de Jésus élargissant le besoin de nourriture physique au besoin de nourriture spirituelle.

Le chrétien appelé au service de son Maître ne doit jamais oublier ce que Jésus avait dit à ses disciples : "Donnez-leur vous-mêmes à manger". Et en fait, il s'agit ici encore à la fois de nourriture physique, mais aussi de nourriture spirituelle.

Et pour pouvoir donner cette nourriture spirituelle, les disciples ont besoin eux-mêmes de cette nourriture. Les disciples ont besoin de s'arrêter pour prendre de la nourriture spirituelle, en plus du besoin de repos. Ces interruptions provisoires sont là pour faire provision de nourriture spirituelle pour pouvoir repartir.

Paul le rappelle dans une de ses épîtres, qu'il ne faut pas se contenter du lait spirituel, du biberon reçu au catéchisme ou à l'école biblique, mais bien aussi de nourriture spirituelle consistante. Le disciple, le témoin de l'Évangile a un besoin vital de cette nourriture spirituelle que la prière et la méditation des Écritures peut lui apporter. Et c'est aussi la responsabilité de l'Église de permettre aux disciples de recharger leurs batteries spirituelles, de leur fournir les occasions et les moyens de cet avitaillement.

Si le repos du corps et de l'âme, est nécessaire, la nourriture spirituelle l'est aussi. Pas de repos pour l'âme et le corps sans repas pour l'âme et le corps. Il nous faut trouver et mettre à part le bon moment pour cela. C'est un besoin, une nécessité vitale. À chacun de trouver son rythme et ses moments, ses bons moments. Les coureurs du Tour de France ont besoin de points de ravitaillement. Le chrétien, le témoin du Christ aussi.

Le logo du Conseil Œcuménique est une barque. Il présente l'Église comme barque. Mais, ici, en sortant de la barque, la foule est là, cette foule que Jésus va aussitôt enseigner, et que plus tard il nourrira. Et nous allons bientôt sortir de ce bâtiment, de ce temple, où nous venons chercher repos et repas autour du Christ ressuscité. Et là, que verrons-nous ?

Cette foule est là, dans ce lieu auparavant désert, parce que la foule avait vu où ils allaient, elle les avait reconnus. Cette remarque nous pose une question. Est-ce que la foule sait où nous allons ? Est-ce qu'elle nous reconnaît ? Est-ce qu'elle identifie même notre barque ? Est-ce qu'elle voit en nous la possibilité d'un message salvateur, d'une guérison possible ? Avons-nous raté quelque chose ? Ou alors, nous sommes peut-être en hypoglycémie spirituelle ?

12

Jésus voit cette foule, à peine débarqué, et il est ému, il est pris aux entrailles. Même quand nous prenons le temps nécessaire au repos et à la nourriture spirituelle, la foule reste là. Ses besoins sont là. Avons-nous les sentiments de Jésus ? Sommes-nous émus, atteints par les besoins de cette foule comme l'était Jésus ? Besoins matériels et spirituels ? "Donnez-leur vous-mêmes à manger." Mais nous n'avons que peu de choses. "Combien de pains avez-vous ?"

"Donne-nous notre pain de ce jour", dit notre version de la prière de Jésus que nous récitons souvent. Mais les orthodoxes préfèrent dire : "Donne-nous notre pain substantiel", certaines autres versions donnent "super-substantiel", pour traduire au mieux un mot grec qui n'apparaît qu'une seule fois dans l'ensemble des textes en grec ancien qui nous sont connus. Notre pain nécessaire, essentiel. C'est bien au-delà de la nourriture physique que cette demande peut être comprise, doit être comprise.

Les disciples, comme la foule, s'ils ont besoin de pain, ont besoin de bien plus, de pain au-delà du substantiel, de nourriture spirituelle.

"Donnez-leur vous-mêmes à manger." "Combien de pain avez-vous ?"

Quelle est la qualité de notre proclamation, quelle est la qualité de notre service ?
Quelle est la qualité de notre repos ? Quelle est la qualité de notre nourriture spirituelle ?

Il est bon de se poser toutes ces questions. Mais il est aussi important de comprendre que nous recevons tout du Seigneur. Ce n'est pas tant à nous de nous procurer ce repos et cette nourriture, il nous faut simplement la recevoir. Elle nous est proposée, offerte, il suffit de l'accueillir, dans la prière et la méditation des Écritures. Pour cela il faut s'arrêter, mettre sur pause, faire une pause, une pause repos et une pause repas spirituel. Et puis, comme sur l'autoroute, repartir.

Reposons-nous auprès de Jésus. Prenons-le temps de nous nourrir spirituellement et tenons-nous prêts pour la proclamation et le service.

Une fois sortis, une fois descendus de la barque, une fois revenus parmi la foule, laissons-nous atteindre par l'émotion. Alors, nous serons vus, reconnus et recherchés. Alors nous pourrons proclamer et guérir. Alors, nous pourrons remplir la mission que le Christ confie à son Église, dont nous sommes les pierres vivantes.

Amen.

Philippe Cousson, prédicateur

25 juillet 2021

Jean 6:1-15, La multiplication des pains chez Jean
2 Rois 4:42-44

En lisant ce passage de l'évangile de Jean, je m'identifie à ce garçon qui va se retrouver au centre d'un de ces événements extraordinaires provoqués par Jésus. Quand on vous raconte une histoire, on aime s'identifier au héros. Il revient de l'épicerie où sa mère l'a envoyé chercher ce qui lui manquait pour le repas et le voilà au milieu d'une foule de gens plus ou moins désorientés, à la recherche de quelque chose ..., suivant un homme dont on ne dit que du bien et que la rumeur (aujourd'hui on dirait les réseaux sociaux) invite à suivre (on dirait followers !). Son panier est léger des pains et des poissons que sa mère attend. Et le voilà entraîné par cette foule de gens qui descend vers le lac. Il les entend parler du rabbi, celui qui guérit les malades, celui qui parle de liberté, celui qui dit leur fait aux prêtres et aux pharisiens qui rendent leur vie encore plus difficile, celui qui parle d'un autre royaume, celui qu'ils voudraient pour roi ... Le garçon est fasciné par l'enthousiasme de tous ces gens qui marchent en trébuchant avec eux leurs soucis, leurs problèmes, leur faim et leur soif d'autre chose. Alors, emporté par la foule et oubliant de rentrer à la maison, il marche vers le lac, porté par ce flot d'hommes et de femmes qui semblent savoir où ils vont. Il est bien au milieu d'eux car il est comme eux, pauvre, avec ses vêtements déchirés et ses sandales trouées.

Donner à manger

Bientôt, on aperçoit l'eau, les gens commencent à s'asseoir sur l'herbe fraîche et dans un grand silence, attendent que le rabbi parle. Il est sur la colline, entouré de ses amis. Mais rien, il ne parle pas, le silence se fait, la foule se trouble, on s'interroge. Tout ce trajet pour rien ? Autours de Jésus, Il y a conciliabule. Que se disent-ils ? Le soir est proche, va-t-il s'en aller sans rien dire ?

— Je m'appelle André, je suis un ami du maître. Qu'as-tu dans ton panier ? Ils sont magnifiques tes deux poissons ! Est-ce que tu veux bien le donner au maître ?

— Je veux bien mais je dois le ramener à ma mère, elle attend pour préparer le dîner !

— N'aie pas peur !

— Oui mais, bon, déjà que je suis en retard ...

Impressionné il lâche l'anse de son panier et déjà, le Rabbi, après avoir lancé un bref sourire complice vers le jeune garçon, lève le panier vers le ciel et rend grâce. Aussitôt, le maître commence à distribuer la nourriture à ceux qui sont assis autour de lui. Avec ses amis, il passe dans les rangs pour donner à manger à tous ces gens qui n'en croient pas leurs yeux. Chacun prend et les paniers ne désemploient pas !

Le maître n'a rien dit, il n'a pas été celui que tout le monde attendait, l'enseignant, il n'a fait que rendre grâce à Dieu et partager les pains et les poissons. Il n'a pas parlé, il a agit. Avec ses disciples il distribue les pains et les poissons. Alors, une rumeur s'élève, les conversations reprennent comme à la maison, les gens sont contents, ils mangent et parlent entre eux, ils en ont oubliés les difficultés de la route et la faim qui souvent leur brise le corps. Et l'enfant assiste à ce spectacle peu commun d'une foule de miséreux, repue, rassurée, apaisée, heureuse.

Après que Philippe ait compté tout ce qu'il restait, André s'approche de l'enfant pour le remercier et lui tend son panier, lourd de poissons et de pain d'orge :

— Tiens, tu donneras cela à ta maman pour te faire pardonner ton retard et tu lui raconteras tout ce que tu as vu.

Donner à sauver

En repartant, il entend les gens se dire les uns aux autres : ce sera notre roi ! C'est le prophète qui vient dans le monde, le messie !

En fait la foule se trompe. Elle a vu un miracle. Elle connaît l'histoire d'Élisée qui est très présente dans le cœur des gens d'Israël. Cette histoire a même été reprise par les quatre évangiles, c'est dire ! (Matthieu 14, 14-21 puis 15, 32-38 ; Marc 6, 35-44 puis 8, 1-9 ; Luc 9, 12-17 ; Jean 6, 5-13), chaque évangéliste reprenant des détails différents selon son propos. On ne va pas dire que Jean est le plus proche sous prétexte qu'il s'agit comme dans 2 Rois 4 de pains d'orge. On peut parier que cette proximité entre le récit d'Élisée et ce passage de Jean conduit les gens à identifier Jésus au messie attendu, un espoir lointain auquel on finit par ne plus croire. A tel point que Jésus craint que cette foule s'empare de Lui pour le faire roi ! Ils en deviendraient violents ! Jésus sait que le coup d'état, la prise de pouvoir par la force est dangereuse. Sagement, Jésus refuse d'assumer cette fonction politique que la foule est prête à lui offrir. Il se dérobe, se retire seul dans la montagne, fuyant l'image royale. Et le garçon regarde en haut de la colline, dans les dernières lueurs du soleil qui se couche, et il aperçoit le rabbi, courbé, caché par ses amis, s'échapper et disparaître derrière la montagne.

La foule s'est trompée. Jésus ne lui dira pas explicitement aujourd'hui. Il faudra attendre la prédication de Jésus dans la synagogue de Capernaüm quelques versets plus loin (6.25 et sq) sur le pain de vie :

26 Amen, amen, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. 27 Œuvrez, non pas en vue de la nourriture qui se perd, mais en vue de la nourriture qui demeure pour la vie éternelle, celle que le Fils de l'homme vous donnera ;

16 Quand la foule a vu un bon déjeuner sur l'herbe en toute tranquillité et un miracle digne d'un messie improbable, Jésus refuse d'être ce leader politique capable d'organiser la vie économique pour que chacun mange à sa faim. Il propose un pain qui ne rassit jamais et qui nourrit pour la vie qui n'a pas de fin.

Il fallait donc lire le chapitre 6 de Jean dans son entier pour comprendre le hiatus entre le groupe des disciples autour de Jésus et cette foule. Une foule qui veut manger et se débarrasser de dirigeants corrompus et violents, et on se met à sa place, et ce Jésus qui propose bien plus, une nourriture qui fait vivre et pour toujours. Nous aussi nous rêvons d'une organisation de la société donnant à tous sa chance de vivre dignement mais l'histoire nous montre qu'à un régime corrompu succède un gouvernement plein de bonnes intentions qui finira par tomber pour laisser la place à un pouvoir flattant le peuple et peu soucieux du bonheur des gens. Jésus semble se défilier, refuser le pouvoir politique terrestre. Sans doute sait-il qu'ici et maintenant il y a plus à perdre à défier le pouvoir romain. Il faudra attendre le vendredi saint pour bien voir qu'il ne nous abandonne pas, mais qu'au contraire, il joue son rôle jusqu'au bout, jusqu'à donner sa vie.

Donner à espérer

Frères et sœurs, non, je n'y étais pas à ce pique nique au bord du lac en Galilée, je n'ai pas assisté au signe de la multiplication des pains. Mais on me l'a raconté, génération après génération, jusqu'à ce jour. Et ce récit est toujours aussi actuel, il dit quelque chose de notre quotidien. Certain y verront un miracle possible, d'autre un signe de la manière qu'a Jésus de nous nourrir spirituellement et de nous donner à espérer. Le jeune garçon de notre péricope ne s'attendait pas à être à quelques mètres de Jésus ce soir là. Jésus ne parle pas, il n'enseigne même pas, il ressent une profonde empathie pour cette foule, pour nous, il nous nourrit, il nous lance un sourire complice à chaque moment de la journée, quand nous lui confions notre panier, quand nous le sentons à nos côtés.

Comme cet enfant de notre récit se trouve sans l'avoir voulu dans l'intimité de Jésus, de même nous pouvons être nous même touché par un texte, une situation, un paysage, touché par la grâce, trouvant ainsi le sens de notre vie.

Amen

Stéphane Griffiths, prédicateur

1 août 2021

Jean 6:24-35

Chers frères et sœurs,

Troisième texte autour du pain et de la nourriture. Les disciples n'avaient pas même le temps de manger. Jésus a nourri la foule. Et puis cette annonce qu'il est le pain de vie.

Jésus a pris cette habitude, devant la foule, c'est dans sa nature, dans son être même, d'être ému de compassion, de parler, de guérir, et puis, de disparaître, dans la montagne ou à travers la mer. Entre ce passage et celui du précédent dimanche, la multiplication des pains, Jésus a renvoyé la foule et est allé se retirer pour prier. Il a renvoyé aussi ses disciples en bateau, et il les a rejoints en marchant sur l'eau.

Quand la foule ne voit plus Jésus, ni ses disciples, elle le cherche, elle les cherche.

Mais la question reste : Que cherche la foule ? Que cherchent les foules en général ? Du pain et des jeux, disait-on à Rome. Du pain souvent dans les émeutes de la faim. Parfois on réclame la liberté, parfois la solidarité. Soupe, savon, salut était un slogan des l'Armée du Salut.

La foule qui cherche Jésus n'est pas très différente des autres foules. Elle cherche Jésus parce qu'elle a été nourrie, parce qu'elle a été guérie. Et pourtant, si Jésus guérit, si Jésus nourrit, il n'est pas venu essentiellement pour ça. Il est venu, il a été envoyé, il a été donné au monde, pour proclamer la nécessité d'un changement de vie. Son message n'est pas principalement matériel, il est d'abord spirituel, même si le premier aspect ne pas en être séparé.

En fait, la foi chrétienne, quand on y pense, son message, est absurde, pas raisonnable du tout, pas démontrable, pas prouvable. Quel sens peut-il y avoir à mettre sa foi en un homme qui a vécu il y a 2000 ans ? Comment se fier à ce que disaient des témoins de l'époque selon des textes postérieurs ?

Et c'est pourtant bien ce qu'est la foi chrétienne, mettre sa foi en un homme qui a vécu il y a 2000 ans, qui est mort exécuté, et dont des témoins ont rapporté sa vie, ses paroles, et qui ont proclamé sa résurrection, qui ont déclaré qu'il était l'envoyé de Dieu, du Père.

En plus de mettre sa foi, sa confiance en cet homme d'une autre époque, il faut aussi considérer celui que cet homme reconnaît comme son Père, le Dieu créateur du monde et qui s'est choisi un peuple.

Quand on porte le regard sur notre monde si complexe et en fait si merveilleux, ça n'est peut-être pas si absurde de considérer qu'il n'est pas dû au simple hasard, sauf à refuser arbitrairement cette possibilité. Regarder le monde est déjà une amorce de foi, un début de quête, une recherche qui commence, la lecture balbutiante d'un premier témoignage donné par la nature elle-même. Ce témoignage de la création, comme tout témoignage, n'est jamais décisif, incontestable.

Oui, la foi chrétienne n'est pas raisonnable du tout. Et pourtant, elle est toujours présente parmi les hommes.

Et puis, il y a l'histoire, le témoignage de l'Église, des chrétiens de tous les temps, témoignage pas toujours glorieux, parfois contre-témoignage, parfois subverti, mais à travers toutes ces vicissitudes, il reste que des tas de témoins ont raconté, rapporté, proclamé ce même message

spirituel de changement de vie, qu'ils ont permis que nous parviennent le témoignage des contemporains de cet homme.

Alors, est-ce si absurde d'entrer dans cette foi-là ? Entrer en contact avec cet homme-là au travers de tous ces témoignages ? Et même, en fin de course, ou plutôt en début de nouvelle vie, d'entrer en contact réel, personnel avec lui, d'établir une véritable relation avec lui.

C'est ce que Jésus essaie d'expliquer dans ce récit rapporté par l'évangéliste Jean. Il essaie de démonter le quiproquo qui s'est établi entre lui et les foules.

Ce n'est pas parce qu'ils ont vu des signes, des indications qui pointent vers celui qui a envoyé Jésus, que la foule le suit, le cherche, c'est parce qu'elle a mangé, à satiété. La première quête de la foule n'est pas ici spirituelle, elle est matérielle.

Cela se voit aussi dans le jeu entre ces trois verbes, œuvrer, faire et croire.

Quand Jésus leur demande d'œuvrer, comme le jeune homme riche la foule veut savoir comment faire les œuvres de Dieu ? Elle veut une procédure, un descriptif de ce qu'il faut faire, un peu comme une check-list avec des cases à cocher. Pour la foule, pour qui alors Dieu n'est pas une question, ce que Dieu attend de nous est une liste de choses à faire et à ne pas faire.

La réponse de Jésus corrige déjà un point : ce ne sont pas **les** œuvres de Dieu, mais bien l'œuvre de Dieu, au singulier. Et cette œuvre de Dieu n'est pas de l'ordre du faire, mais du croire.

Autre aspect du quiproquo qui traverse les siècles : l'articulation entre croire et voir. Pour croire, la foule veut voir. Et pourtant, ils ont mangé les pains, ils ont vus les guérisons. Mais cela n'est pas suffisant pour eux, cela n'est pas décisif. Ils veulent plus. Quelle est ton œuvre ? Qu'est-ce que tu œuvres ? Quelque chose d'incontestable.

À l'allusion à la manne dans le désert durant l'exode, Jésus tente de les ramener au spirituel. D'abord, ce n'est pas Moïse qui à vous, ou plutôt à vos ancêtres, a donné le pain du ciel, mais Dieu lui-même. Et maintenant, le vrai pain du ciel, c'est encore Dieu qui vous le donne. C'est-à-dire, en creux, ce n'est pas à vous d'aller le chercher, d'aller le gagner. Il est donné.

Mais, ils ne comprennent pas plus. Donne-nous ce pain-là. Jésus vient de leur dire que c'est Dieu qui donne, et ils en restent à demander que Jésus leur donne, et même qu'il le leur donne toujours, encore et encore.

Alors Jésus, ajoutant à leur incompréhension, leur dit "je suis le pain de vie", d'une façon qui en filigrane dit aussi sa divinité "je suis". Le reste de la phrase nous rappelle l'épisode avec la femme samaritaine : celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui met sa foi en moi n'aura pas soif, pas même une fois. Avec elle aussi, le dialogue a été au début un quiproquo.

Ce discours est resté incompréhensible pour la plupart dans cette foule, comme il l'est pour la plupart de nos contemporains.

Si Jésus a nourri cette foule qui maintenant le poursuit, ce n'était pas pour démontrer quoi que ce soit, ce n'était pas pour convaincre, pour prouver, mais bien par compassion, pour les nourrir.

Jésus savait bien que le besoin profond de cette foule n'était pas matériel, mais bien spirituel. Devant cette foule, il était ému aux entrailles parce que c'était un troupeau sans berger. Bien sûr cette foule avait faim, faim de nourriture, et il a répondu, mais elle avait aussi faim de la parole, de la parole qui libère et envoie, de la parole qui appelle au changement de vie, au retournement et à la rencontre.

Placer sa foi en Jésus, c'est se mettre à son écoute, c'est réorienter sa vie, c'est vivre de ce qui est donné de Dieu, définitivement, c'est aussi redonner ce qui est reçu, à l'image de ce jeune garçon qui a donné sa nourriture pour en nourrir d'autres.

Bien sûr, celui qui place sa foi, sa confiance en Jésus, continue à avoir besoin de nourriture matérielle. Mais sa vie a un autre sens, une autre direction. Jésus, le pain de vie, est celui qui comble les aspirations les plus profondes. Placer sa confiance en lui, l'écouter, le suivre.

La vie chrétienne n'est pas définissable en termes de choses à faire ou ne pas faire. Elle n'est pas définissable en fonction de soi-même. Elle est vie reçue et donnée. Elle ne se mesure pas. Mesurer sa vie spirituelle, c'est toujours rester centré sur soi-même. Mais, tournée vers Dieu, tournée vers Jésus et tournée vers l'autre, cette vie spirituelle se vit dans la relation, la rencontre et le don, et elle s'étend dans toute la vie matérielle. C'est cela la nourriture pour la vie éternelle, le pain de vie. De ce que Dieu nous donne, nous a donné, le pain de la vie éternelle, nous n'avons rien à lui redonner, à part pour rendre grâce, mais il veut que nous le redonnions autour de nous. C'est ainsi que celui qui vient à Jésus, le pain de vie, n'aura pas faim, que celui qui met sa foi en lui n'aura pas soif, pas même une seule fois.

Amen.

Philippe Cousson, prédicateur

8 août 2021

1Rois 19:4-8 : Élie sous le genêt, demande la mort et est nourri
Jean 6:41-51 : le pain de vie

L'épopée d'Élie

Pour vous remettre en mémoire l'épopée d'Élie, résumé des épisodes précédents

Les deux livres des rois racontent le cycle d'Élie, une épopée qui pourrait faire le bonheur d'un scénariste de série télé. On trouve l'original à la charnière des deux livres des Rois (1 Rois 17 à 2 Rois 2). Après la scission du royaume de David et Salomon, il y a eu Jéroboam et ses descendants. Puis, une soixantaine d'année plus tard, Achab devient roi sur le royaume du Nord à Samarie. Le ministère d'Élie commence quand celui-ci se scandalise de ce que Israël se *baalise* sous la pression de Jézabel, femme d'Achab et d'origine phénicienne. Avant même que Dieu lui parle, Élie prend l'initiative de condamner Achab et de lui annoncer la punition : la sécheresse et la famine. Élie se retrouve dans de beaux draps ! Il doit fuir au désert mais Dieu veille sur lui et comme le peuple au désert avait eau et nourriture, il y a là bas une source et des corbeaux pour lui apporter à manger. Mais ce confort n'a qu'un temps, l'oued se tarit et les corbeaux fatiguent. Alors Élie repart (Achab qui l'a longtemps poursuivi a maintenant d'autres soucis...). A Sarepta, souvenez vous, Élie va chez une veuve que lui-même va nourrir grâce à Dieu et dont il ressuscitera le fils. Par la médiation d'Abdias, Élie et Achab se retrouvent et Achab reconnaît le pouvoir d'Élie. C'est là qu'énigmatiquement, Élie demande que tout le peuple d'Israël et les prophètes de Baal et des autres faux Dieu soient réunis au mont Carmel. Tatatam !!!

On connaît le défi lancé par Élie, aux centaines de prophètes de Baal, leur humiliation et le carnage qui suit, je ne vous raconte pas, ça fait peur.

Du coup, retour de la pluie.

Mais, Élie, après cet acte de révolte, tombe dans une grosse dépression et il a même des tendances suicidaires ! Le revoilà fuyant au désert et c'est notre texte.

J'y reviendrai. Je "spoile", je finis d'abord l'histoire d'Élie.

Après sa guérison, quand Élie sort de sa dépression, souvenez-vous, c'est sur la montagne de l'Horeb, lieu de la rencontre avec Dieu, qu'il va reprendre courage, au moment où il est en présence de Dieu, dans le *murmure tenu d'un souffle léger*. Élie va de nouveau affronter Achab. Achab, comme le roi David avant lui, va s'octroyer le champ d'un autre, Naboth et c'est le crime de trop.... Élie lui annonce le châtement à lui et à la méchante Jézabel.

Charmant ! Jézabel bouffée par les chiens ! Achab se repend, mais il finit par mourir au combat...

Lorsqu'on nettoya à grande eau le char du roi au réservoir de Samarie, les chiens léchèrent le sang d'Achab et les prostituées vinrent s'y laver, selon la parole que le Seigneur avait prononcée. (1Rois 22.38)

Et l'histoire reprend son cours. Achazia, successeur d'Achab tombe dans les mêmes travers. Élie reprend du service et s'en prend encore à lui. Et cette fois Élie, pour échapper au roi, et en laissant la main à Élisée, est enlevé au ciel sur un char dans la tempête, signe que c'est l'action de la puissance de Dieu.

Mais revenons à l'épisode du jour.

La fuite dans le sommeil

Après le massacre des prophètes de Baal au mont Carmel, Élie annonce le retour de la pluie, mais Jézabel n'est quand même pas prête à pardonner et menace Élie de mort. Alors c'est l'effondrement, Élie sombre dans la dépression, trou noir, "*nervous break down*", coup de

mou, blues grave... Élie pense au suicide, il préférerait cela que de mourir des mains de Jézabel.

Et il fuit dans le sommeil. Quand on est dépressif, dormir est à la fois une fuite et une thérapie (je pense aux cures de sommeil). Trouver ce repos qui guérit. Élie s'endort sous un genêt. Comme Jonas sous le térébinthe. Pas un grand arbre aux multiples branches où tous les oiseaux du ciel viennent se nicher, un humble arbre à fleurs odoriférantes qui protège suffisamment du soleil et de la pluie. L'arbre si petit soit il c'est la main de Dieu, une protection proposée par Dieu. Jonas s'endort en colère contre Dieu qui pardonne encore aux ninivites, Élie s'endort pour oublier, fuyant la colère de Jézabel.

Le dernier messenger qu'Élie avait croisé était celui de Jézabel lui annonçant sa mort mais là, c'est un messenger de Dieu, un ange qui essaye de le réveiller pour qu'il boive et mange. Dieu a toujours nourrit Élie au désert. Il essaye de le sortir de sa léthargie et lui propose de reprendre des forces. Des galettes de pain cuites sur des pierres chaudes et de l'eau franche, cela ne se refuse pas !

Ca suffit ! dit le messenger au verset 7 comme Élie l'avait dit au verset 4 quand il demande qu'on le laisse en paix, que vienne la mort. Dans le livre de Job, on trouve plus souvent qu'ailleurs Dieu appelé Shaddaï en hébreu, qu'on pourrait traduire par *celui qui dit* (Sh-), *ça suffit* (daï). Les talmudistes traduisent *Dieu Tout-Opposé-Au-Chaos* (Marion Muller Collard p. 87). Dieu, celui qui met de l'ordre par la création. Comme le messenger dit à Élie, « Remets de l'ordre dans ta vie ! ».

Allez, ca va maintenant, bouge toi ! Secoue-toi ! On sait que c'est un message qui marche rarement chez les dépressifs. L'appel à la force intérieure est inopérant parce que justement on n'a plus aucune force en soi. Certes, Élie va manger un peu mais replonge dans le sommeil.

Le messenger devra toutefois revenir une autre fois, de nouveau lui proposer du pain et de l'eau, pour qu'Élie veuille bien se lever. Le messenger qui maintenant se révèle être le messenger du Seigneur compatit. *Le chemin serait trop long pour toi* (v.7), il reconnaît ses limites. Mais Élie va retrouver les forces suffisantes pour marcher pendant 40 jours et 40 nuits jusqu'à la montagne de Dieu. C'est là que Dieu va se montrer à Élie, non pas dans la tempête ni dans le tremblement de terre, ce qui était le lieu habituel de la présence de Dieu, mais, souvenez-vous, dans le souffle ténu d'un vent léger. Élie est comblé. Privilège immense, récompense peut être ? En tout cas source extraordinaire de force pour reprendre la route et affronter à nouveau le pouvoir royal. Se sortir de la dépression n'est pas forcément provoqué par un événement extraordinaire, cela peut être une suite de petites choses qui vous font reprendre goût à la vie.

Au verset 4, quand Élie est au fond du trou, quand il demande même à Dieu de refermer la tombe, il dit « Je ne suis pas meilleur que mes pères ». Élie a fait des miracles, il a vaincu des pouvoirs terrestres, il a nourri des gens, mais il sait qu'il est un homme comme les autres, lui aussi peut tomber malades et perdre courage. A quoi bon ? Aurait dit l'ecclésiaste. Dieu ne demande rien à Élie, il le soigne, le nourrit, s'occupe de lui.

Dans nos moments de découragement, dans ces instants où nous avons envie de dire ça suffit ! Dieu veille sur nous. Dieu donne et n'exige rien, Dieu donne sans rien attendre en retour, il donne parce qu'il nous aime, parce qu'il nous a choisis. Il va même donner son fils unique pour que nous pauvres pécheurs, nous ayons la vie. Jésus qui se définit lui-même comme le pain descendu du ciel. Le parallèle entre les deux textes est facile, pour faire le lien entre ancienne et nouvelle alliance. « C'est moi le pain descendu du ciel » dit Jésus.

Parfois, comme Élie, nous sommes au bénéfice d'un messenger ou d'une messagère qui nous aide à remarquer. Parfois nous sommes ce messenger qui s'approche de celui ou celle sur lesquels Dieu veille et qui a besoin d'un coup de pouce.

Comme Élie, nous ne sommes pas meilleurs que les autres, nous sommes fragiles, vulnérables, mais il est des moments de grâce où Dieu en Jésus Christ, nous appelle à faire, à dire, à rencontrer, que sais-je ? Pour proclamer sa gloire.

Amen

Stéphane Griffiths, prédicateur

15 août 2021

Jean 6:51-59

51 *"Je suis le pain vivant qui descend du ciel. Celui qui mangera de ce pain vivra pour l'éternité. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair, donnée pour que le monde ait la vie."*

52 *Sur quoi, les Judéens se mirent à discuter violemment entre eux : "Comment celui-là peut-il nous donner sa chair à manger ?"*

53 *Jésus leur dit alors : "En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas en vous la vie."*

54 *Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour.*

55 *Car ma chair est vraie nourriture, et mon sang vraie boisson.*

56 *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui.*

57 *Et comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mangera vivra par moi.*

58 *Tel est le pain qui est descendu du ciel : il est bien différent de celui que vos pères ont mangé ; ils sont morts, eux, mais celui qui mangera du pain que voici vivra pour l'éternité."*

59 *Jésus dit ces choses dans la synagogue, enseignant à Capernaüm.*

*

Voilà un propos de Jésus qui scandalise jusqu'à ses propres disciples (v. 60), parmi les auditeurs d'obéissance judéenne (v. 52) choqués par cet enseignement donné dans la synagogue de Capernaüm, où se passe la discussion (v. 59).

Au fond que veut dire Jésus par ces mots aux allures... "cannibales" ? Provocation ? Peut-être. Mais tout de même !?

Il s'agit alors de ne pas perdre de vue que ce que dit Jésus ici s'inscrit dans le propos de tout le discours de ce chapitre ; c'en est le point culminant. Ce propos est le suivant : nourrissons-nous notre vrai désir ? — le connaissons-nous, même : — le désir de Dieu ?

C'est la question que nous pose ce texte... En termes apparemment outranciers, certes. En fait en termes qui rendent la question incontournable.

Les gens avaient faim. De pain, apparemment. Jésus leur a donné du pain. Et ils ont à nouveau faim. Et lorsque Jésus veut les entraîner à la question de la vraie nourriture, ils ont bien compris, pensent-ils. Ils ont suivi leur catéchisme. Ah oui, le pain du ciel, quoi ! On connaît : c'est l'histoire de manne et de Moïse dans le désert. Car pour le judaïsme, il est traditionnel que la manne désigne la nourriture de la Parole de Dieu (cf. Ps 78, 24).

Accord apparent entre Jésus et eux, jusqu'à ce que les choses se gâtent. Provocation ? Jésus ne lésine pas : apparemment, il se donne même tort, semblant mettre, pour qui veut s'imaginer qu'il invite au cannibalisme, jusqu'au Lévitique contre lui (17, 10) : tu ne mangeras pas le sang. Tout pour être scandalisé. Ce n'est pas la seule fois où l'on voit Jésus provoquer ainsi. Là ça semble atteindre un comble. Pourquoi ? Parce que ses interlocuteurs, nous, à force de croire savoir — oui on connaît ça, le pain du ciel — finissons par ne plus entendre !

*

Voilà donc les auditeurs de Jésus entre le pain abondant de la veille, dont ils veulent bien se rassasier à nouveau, et le pain spirituel qui les renvoie via leur enseignement catéchétique au passé religieux, au temps du désert, au temps glorieux de la religion des ancêtres.

Mais... si c'était aujourd'hui qu'ils avaient faim ? Une faim qu'ils ignorent, une faim qu'ils n'ont pas conçue. Et qui pourtant tenaille. Telle est la question de ce texte, la question qu'il nous pose aujourd'hui à nous aussi.

Et comme nous aussi, nous aimerions bien n'avoir plus le souci du pain du lendemain ; plus le souci financier du lendemain — de même, nous aussi nous savons qu'il y a une vraie nourriture spirituelle qui a fondé l'Église.

*

Oui, tout cela, on est au courant, ont-ils dit. "Au désert, nos pères ont mangé la manne, ainsi qu'il est écrit : Il leur a donné à manger un pain qui vient du ciel."

Moïse a donné le pain du ciel. Or pas plus que les pains de la veille qui ont nourri les ventres ne sont le pain céleste, le pain du désert n'est pas le pain du ciel dont parle le Psaume évoqué ici (Ps 78, 24). Dans les deux cas, lors de l'Exode et hier encore, avec cette multiplication des pains, on n'est pas mort de faim, physiquement... Certes. Mais l'être spirituel ? Et aujourd'hui ? Et nous ?

*

28 Nous ? Notre foi n'a-t-elle pas vu que notre vraie soif, Jésus porte les paroles qui peuvent l'assouvir ? "À qui irions-nous ?... tu as les paroles de la vie éternelle..." dira pour nous Pierre à la suite de ces paroles de Jésus (v. 68).

Hors cela, on reste dans sa faim : les pauvres, vous les aurez toujours avec vous, dira Jésus ; les pauvres vous les serez toujours, à moins que vous ne deveniez pauvres en esprit, connaissant votre vraie faim, votre vrai désir, et celui-là seul qui peut combler votre vraie faim, éternelle, au-delà de nos vies passagères.

Pour cela Jésus ira jusqu'à donner sa vie passagère... Donner sa chair à manger — en ses mots provocateurs. Il donne sa chair pour la vie du monde. C'est-à-dire, il se dépouille de sa vie... Et il nous appelle à recevoir ce dépouillement — "manger sa chair".

Là, Jésus a tracé un parallèle entre le pain dont il nourrit la foule et sa propre mort. Manger le pain qu'il partage revient ainsi à confesser concrètement que l'on vit de sa mort, du don de sa vie.

Le partage de la Cène est bien évidemment en perspective — ceci est mon corps donné pour vous — dira-t-il du pain partagé. Le discours de Jean 6 nous permet ainsi de comprendre en quoi ce pain, le pain de la Cène, est son corps, le corps du Christ : il ne s'agit évidemment pas de l'élément chimique qu'est le pain. Il ne s'agit pas de la matière, mais de la parole qui y est signifiée, donnée à notre foi — où l'abstinence de Cène en temps de pandémie vient souligner le fait que ce n'est pas tant de pain qu'il s'agit, que de parole d'éternité : c'est mon Père qui donne le vrai pain du ciel (Jn 6, 32).

De quoi s'agit-il ? De recevoir du dépouillement de Jésus, jusqu'au dépouillement de sa vie, la parole, la promesse de notre propre dépouillement.

En d'autres termes : recevoir sa mort, et donc abandonner l'illusion que le provisoire de la vie-même pourrait durer, pour découvrir, dans l'abandon de cette illusion, dans l'abandon de sa propre vie passagère, la vie de résurrection.

*

Mourir au désir de faire du transitoire du définitif, mourir déjà à ce qui mourra ; bref : perdre sa vie... pour la vivre en vérité dans un aujourd'hui de résurrection. Le Christ est présent avec nous comme don partagé, au milieu de nous, pas comme pâte ingérée ! Pain et vin signifient don de sa vie, communion les uns avec les autres dans sa mort et sa vie de résurrection. Car alors prend place la parole, la promesse de la Résurrection. "Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et moi, je le ressusciterai au dernier jour."

"C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie", expliquera-t-il à ce sujet.

La résurrection prend alors place comme résolution de nos désirs de pains multipliés ; désir illusoire de vie comblée de façon indéfinie. Elle prend place comme récapitulation dans le Christ de ce que nous sommes vraiment, l'ignorerions-nous.

Dans la résurrection du Christ, notre résurrection au dernier jour prend place dès aujourd'hui comme présentation de nos êtres vrais devant Dieu. Comme résolution et exaucement de nos désirs, et non pas de pains multipliés qui au fond ne rassasient pas. Elle est résolution et récapitulation de la vérité de nos vies.

C'est là la vérité profonde de la parole où Jésus mène ses interlocuteurs, où Jésus nous mène : "comme le Père qui est vivant m'a envoyé et que je vis par le Père, ainsi celui qui me mangera vivra par moi". "Celui qui mangera de ce pain vivra pour l'éternité".

29

C'est la parole par laquelle Jésus répond en vérité aujourd'hui à toutes nos demandes.

Roland Poupin, pasteur

22 août 2021

Jean 6:60-69

60 *Après l'avoir entendu, beaucoup de ses disciples commencèrent à dire : « Cette parole est dure ! Qui peut l'écouter ? »*

61 *Mais, sachant en lui-même que ses disciples murmuraient à ce sujet, Jésus leur dit : « C'est donc pour vous une cause de scandale ?*

62 *Et si vous voyiez le Fils de l'homme monter là où il était auparavant... ?*

63 *C'est l'Esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie.*

64 *Mais il en est parmi vous qui ne croient pas. » En fait, Jésus savait dès le début quels étaient ceux qui ne croyaient pas et qui était celui qui allait le livrer.*

65 *Il ajouta : « C'est bien pourquoi je vous ai dit : “Personne ne peut venir à moi si cela ne lui est donné par le Père.” »*

66 *Dès lors, beaucoup de ses disciples s'en retournèrent et cessèrent de faire route avec lui.*

67 *Alors Jésus dit aux Douze : « Et vous, ne voulez-vous pas partir ? »*

68 *Simon-Pierre lui répondit : « Seigneur, à qui irions-nous ? Tu as des paroles de vie éternelle.*

69 *Et nous, nous avons cru et nous avons connu que tu es le Saint de Dieu. »*

*

L'enseignement de Jésus suite au signe de la multiplication des pains a mené les disciples, et les auditeurs nourris la veille, à ce point crucial, à une sorte de point de rupture, avec les mots : (v. 60) « cette parole est dure, qui peut l'écouter ? »... (et v. 66) « Dès lors plusieurs de ses disciples se retirèrent en arrière et cessèrent d'aller avec lui ».

On a vu Jésus partir d'une réalité que l'on peut dire sociale : des gens ont faim, Jésus provoque les disciples à leur donner à manger. Et on voyait la foule, qui s'arrêterait volontiers à ce stade du problème, proposant à Jésus de le faire roi — quel bon roi que celui qui multiplie les pains ! Et qu'importe si Jésus, se refusant à cette perspective, se retire, puis s'en va de l'autre côté du lac. Les pauvres qu'il a nourris ne lâcheront pas si facilement : ils le retrouvent le lendemain.

C'est alors que Jésus entamait un dialogue avec les témoins du miracle, avec ceux qui le cherchent, par lequel il en vient à dévoiler, derrière leur faim concrète — qu'il n'a pas niée, il les a nourris ! — une faim d'éternité, comme il y avait une véritable nostalgie d'éternité derrière la nostalgie d'Égypte du peuple de l'Exode au désert — que dans un défi, l'on vient d'évoquer devant Jésus pour le comparer à Moïse.

C'est ce passage à un autre niveau du miracle, selon le mot de « signe » qu'emploie l'Évangile de Jean pour « miracle » ; c'est ce passage à cet autre niveau, à la dimension d'éternité sur lequel, par différents angles, butent les interlocuteurs de Jésus, depuis leur insistance pour le pain concret jusqu'à leur rouspétance dubitative contre l'idée qu'il puisse y avoir recouplement entre l'homme concret et celui qui dit « être descendu du ciel ».

Car c'est bien ce que dit Jésus, ce qui choque : c'est dans la chair concrète d'un homme concret, palpable, que se donne à participer l'éternité qui fonde le monde et précède ses faims,

qu'elle seule peut combler : « celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour » (v. 54).

Manifestation de l'éternité dans la chair, comment la raison ne serait-elle pas scandalisée ? Est-ce bien raisonnable ? Tout comme la folie de cette Sagesse éternelle qui se donne à pressentir derrière chacune des beautés et séductions de la Création, selon le livre des Proverbes.

C'est là que butte de tout temps l'idolâtrie, fût-elle idolâtrie d'une idole unique, qui interdit de voir dans la beauté de la Création le signe de la Beauté du Créateur qui y annonce le jour où il n'y a plus ni juif ni Grec, ni esclave ni libre, ni homme et femme (Ga 3, 28). L'idole unique des fanatiques entend faire instaurer l'inverse : antisémitisme, esclavagisme, emprisonnement des femmes, interdiction de tout ce qui évoque la beauté, visage et voix des femmes, musique et art en général. L'idole n'aime pas la concurrence de la beauté du Créateur. Jésus lui, annonce la présence de l'éternité dans la fragilité passagère, scandalisant jusqu'à ses disciples lents à comprendre.

*

Lents à comprendre que là se pressent une autre sagesse, en odeur de scandale : la chair qui nourrit pour l'éternité est chair qui se donne à partager, comme agneau de la Pâque. Le relèvement pour la vie, le passage à l'éternité, est passage, précisément, ou Pâque, selon le sens du mot.

32

Et l'Évangile ne manque pas de préciser, qu'au temps de cette multiplication des pains, « la Pâque... était proche » (v. 4). Les auditeurs peuvent difficilement s'y tromper. Celui qui se présente devant eux, parlant de sa chair comme nourriture, ne se présente-t-il pas comme agneau pascal ? Porte qui s'ouvre sur un autre temps, sur un au-delà d'une captivité bien plus lourde que celle de l'Égypte, captivité irrémédiable, récurrente : celle de ce temps qui, par le péché, débouche sur la mort.

Qui ne le perçoit pas, qui s'en tient à l'aspect nourriture tout court du miracle, que ce soit la manne ou le pain multiplié, celui-là est alors sèchement, durement provoqué, bousculé dans sa torpeur qu'il croyait bienheureuse : comme ceux qui ont mangé les pains de veille mourrons quand même, « vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts. Qui mange ce pain, que donne le Père, vivra éternellement » (v. 58).

C'est alors que plusieurs de ses disciples se disent : « cette parole est dure, qui peut l'écouter ? » (v. 60).

Cette autre sagesse que donne à pressentir Jésus est celle d'un déchirement, le sien, auquel ses auditeurs se savent confusément appelés à participer : « qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui » (v. 56).

Ici s'ouvre un autre sens de la Pâque, par laquelle le Fils de l'Homme monte de ce temps-ci, douloureux et brisé, à l'éternité « où il était auparavant » : « cela vous scandalise ? Et si vous voyiez le Fils de l'Homme monter où il était auparavant ? » (v. 61-62). L'allusion est à la crucifixion, puisque pour l'Évangile de Jean, la crucifixion est appelée « élévation » (cf. 12, 33).

*

Les foules ont été nourries, et ont encore faim, comme les pères au désert ont été nourris par la manne et n'en ont pas été satisfaits — ils voulaient plus et ont eu des cailloux, jusqu'à l'indigestion.

« La chair ne sert de rien. C'est l'Esprit qui vivifie » (v. 63).

Il ne faut pas penser que la chair, dès lors qu'elle est choisie, va s'éterniser, va devenir vivifiante : certes non, elle ne va pas pour autant cesser de pourrir.

*

Il s'agit de savoir, pour ceux qui vont suivre le Christ, qu'ils s'engagent de toute façon sur un champ de bataille, une bataille où Jésus est mort. « Et il savait dès le commencement qui étaient ceux qui ne croyaient pas et qui était celui qui le livrerait » (v. 64), précise l'Évangile. Ce sont de ses disciples qui montrent leur courte vue et se retirent en arrière, selon l'Évangile (v. 66). Le pacte en question n'est pas dans le passage entre deux moments du temps, mais dans le passage entre le temps et l'éternité, la Pâque éternelle. C'est un passage mystérieux qu'il n'est pas en notre force de franchir : « nul ne peut venir à moi, si cela ne lui est donné par le Père » (v. 65).

Et voici le signe de ce franchissement : il est dans la perception de la vraie nostalgie derrière nos nostalgies d'Égypte, et dans le vrai rassasiement derrière nos pains multipliés : « Seigneur à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle » (v. 68).

Roland Poupin, pasteur

29 août 2021

Deutéronome 4:1-2

Marc 7:1-23

Deutéronome 4.1-2

1 Maintenant, Israël, écoute les prescriptions et les règles que je vous apprends pour que vous les mettiez en pratique, afin que vous viviez et que vous entriez en possession du pays que le SEIGNEUR, le Dieu de vos pères, vous donne.

2 Vous n'ajouterez rien à la parole que j'institue pour vous, et vous n'en retrancherez rien ; vous observerez les commandements du SEIGNEUR, votre Dieu, tels que je les institue pour vous.

Marc 7.1-23

1 Les pharisiens et quelques scribes venus de Jérusalem se rassemblent autour de lui.

2 Ils voient quelques-uns de ses disciples manger avec des mains souillées, c'est-à-dire non lavées.

3 – Or les pharisiens et tous les Judéens ne mangent pas sans s'être soigneusement lavé les mains, parce qu'ils sont attachés à la tradition des anciens.

4 Et, quand ils reviennent de la place publique, ils ne mangent qu'après avoir fait les ablutions rituelles. Ils sont encore attachés à beaucoup d'autres observances traditionnelles, comme le bain rituel des coupes, des cruches, des vases de bronze et des sièges. –

5 Les pharisiens et les scribes lui demandent : Pourquoi tes disciples mangent-ils avec des mains souillées, au lieu de suivre la tradition des anciens ?

6 Il leur dit : Ésaïe a bien parlé en prophète sur vous, hypocrites, comme il est écrit : Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est très éloigné de moi ;

7 c'est en vain qu'ils me rendent un culte, eux qui enseignent comme doctrines des commandements humains.

8 Vous abandonnez le commandement de Dieu, et vous vous attachez à la tradition des humains.

9 Il leur disait : Vous rejetez bel et bien le commandement de Dieu pour établir votre tradition.

10 Car Moïse a dit : Honore ton père et ta mère, et : Celui qui parle en mal de son père ou de sa mère sera mis à mort.

11 Mais vous, vous dites : Si un homme dit à son père ou à sa mère : « Ce que j'aurais pu te donner pour t'assister est korbân – un présent sacré »

12 – vous ne le laissez plus rien faire pour son père ou pour sa mère ;

13 vous annulez ainsi la parole de Dieu par la tradition que vous avez transmise. Et vous faites bien d'autres choses semblables.

14 Il appela encore la foule et se mit à dire : Écoutez-moi tous et comprenez.

15 Il n'y a rien au dehors de l'être humain qui puisse le souiller en entrant en lui. C'est ce qui sort de l'être humain qui le souille. [16]

17 Lorsqu'il fut rentré à la maison, loin de la foule, ses disciples l'interrogèrent sur cette parabole.

18 Il leur dit : Êtes-vous donc sans intelligence, vous aussi ? Ne comprenez-vous pas que rien de ce qui, du dehors, entre dans l'être humain ne peut le souiller ?

19 Car cela n'entre pas dans son cœur, mais dans son ventre, avant de s'en aller aux latrines, qui purifient tous les aliments.

20 Et il disait : C'est ce qui sort de l'être humain qui le souille.

21 Car c'est du dedans, du cœur des gens, que sortent les raisonnements mauvais :

*inconduites sexuelles, vols, meurtres,
22 adultères, avidités, méchancetés, ruse, débauche, regard mauvais, calomnie, orgueil,
déraison.*

23 Toutes ces choses mauvaises sortent du dedans et souillent l'être humain.

*

Moïse Maïmonide, rabbin et philosophe du XII^e siècle après Jésus-Christ, donne indirectement un éclairage indispensable sur ce texte de Marc (qu'il n'a peut-être pas connu) : « *La pureté des habits et du corps, écrit Maïmonide, en se lavant et en enlevant la sueur et la saleté constitue aussi une des raisons de la loi, mais si c'est lié avec la pureté des actes, et avec un cœur libéré des principes inférieurs et des mauvaises habitudes. Il serait extrêmement mal pour quelqu'un de s'efforcer de laver son apparence extérieure en se lavant et en nettoyant ses vêtements tout en étant voluptueux et sans retenue dans les aliments et la luxure... Ils paraissent propres à l'extérieur mais leurs cœurs se soumettent à leurs désirs et à la jouissance corporelle, et ceci est contraire à l'esprit de la Torah. Car l'objectif principal de la Torah est [d'enseigner à l'homme] de diminuer ses désirs, et de laver son apparence extérieure après qu'il a purifié son cœur. Ceux qui lavent leurs corps et nettoient leurs vêtements tandis qu'ils restent sales de leurs mauvaises actions et [de leurs mauvais] principes, sont décrits par Shlomo (Salomon) comme : 'une génération pure à ses propres yeux et qui n'est pas lavée de son ordure une génération, ... que ses yeux sont hautains, et ses paupières élevées !' (Proverbes 20, 12-13) » (Maïmonide, *Guide des égarés*, XXXIII). Bref, pour Maïmonide, ce serait hypocrisie ! Jésus n'a pas dit autre chose. Où il apparaît que les invectives des évangiles parlant de « pharisiens hypocrites » relèvent d'une polémique interne à une même famille, polémique dont la vigueur même est indicative de ce que, comme plus tard Maïmonide, Jésus se réclame *ipso facto* de ladite famille !*

36

Cela permet d'éclairer quelques mots mal lus d'un verset de notre texte, le v. 19, mots par ailleurs inexistant dans les plus anciens manuscrits, faisant dire à Jésus qu' « *il déclarait purs tous les aliments* » (*sic* !), témoin d'un précoce glissement, oubliant la fidélité juive de Jésus — sans compter que littéralement en grec, ce n'est pas Jésus, mais les latrines qui purifient les aliments, réglant ainsi le problème !

Nous voilà bel et bien, autour d'un repas comme il se doit, dans une vive discussion de famille, famille dont sont aussi Jésus et ses disciples, parmi lesquels « quelques-uns » ne se lavent pas les mains.

Ce « quelques-uns » suppose : « pas tous » — d'autres disciples se les lavent. Ce détail permet de comprendre l'arrière-plan de la discussion. Et la raison pour laquelle il faut ici comme dans d'autres textes, traduire le mot grec donné ici par « Judéens » (à savoir de la région de Judée) plutôt que par « juifs » (de la religion juive) ; sachant que le mot grec, le même en grec comme en hébreu, a les deux significations.

Reprenons le propos : « les pharisiens, comme tous les Judéens, ne mangent pas sans s'être lavé soigneusement les mains », explique le texte ; cela contrairement à ce que font « quelques-uns des disciples » de Jésus. Car en Judée, contrairement à ce que font certains disciples de Jésus, qui eux sont Galiléens, on observe cette pratique... Ici, l'épisode se passe en Galilée, c'est-à-dire hors Judée. Ainsi le texte a précisé d'entrée : « les Pharisiens et quelques scribes venus de Jérusalem »... À savoir de la Judée, dont Jérusalem est la capitale. On a affaire à des Judéens en déplacement. L'Évangile explique donc que ces représentants de

la Judée que sont, dans ce cadre, les pharisiens, font comme on fait en Judée : ils pratiquent le rite du lavement des mains, contrairement à certains des disciples de Jésus qui sont juifs aussi, mais Galiléens, pas Judéens !... Et qui, eux, ne pratiquent pas aussi strictement ce rite judéen.

Inutile de préciser qu'il ne s'agit pas d'une mesure d'hygiène ! Il s'agit d'une purification rituelle ; un geste par lequel on dit que le repas est placé devant Dieu. Un rite, donc, incontestablement respectable, et que la Torah requiert des prêtres.

C'est donc assez simple : il s'agit d'une explication préalable de Marc pour que l'on saisisse le cadre du débat.

Si on traduit par « juifs », c'est-à-dire « les adeptes de la religion juive », on ne comprend plus rien : qu'est-il besoin de préciser « les pharisiens comme tous les juifs » ? Ou alors est-ce que les disciples de Jésus ne seraient pas juifs ? Si, naturellement, tout en n'étant pour la plupart pas Judéens, mais Galiléens. Et « quelques-uns » d'entre eux n'observent pas le rite pharisien et judéen en général — « les pharisiens comme tous les Judéens ». Ce sont ceux des disciples qui n'observent pas la façon judéenne de faire qui seront pris à partie.

Et l'on sait effectivement par ailleurs que le judaïsme de Galilée n'est pas exactement le même, considéré par les stricts observants comme moins pur, que celui de la Judée. Au point que dans la suite des temps, et déjà, à l'époque, en diaspora, dans le reste du monde, la Judée a donné son nom à la religion de Moïse : le judaïsme ; et ses habitants à ses adeptes : d'où le fait que le mot grec, peut se traduire par « Judéens » (connotation régionale), comme par « juifs » (connotation d'obédience religieuse), ainsi qu'on le comprend habituellement.

C'est pourquoi lorsqu'il s'agit du reste du bassin méditerranéen, comme pour les voyages de l'Apôtre Paul, il est tout à fait raisonnable de traduire « juifs ». Mais concernant la région d'Israël/Palestine, c'est-à-dire pour les évangiles, cela a quelque chose d'un anachronisme. Ici la distinction n'est pas entre juifs et Grecs, ils sont tous juifs ; les distinctions sont entre les juifs de Judée et ceux de Galilée, outre les Samaritains.

La polémique n'oppose pas juifs et chrétiens — lesquels n'existent pas encore ! La polémique des évangiles est entre juifs — judéens d'un côté, et galiléens (autour de Jésus), de l'autre. (Il est significatif que les premiers chrétiens seront longtemps appelés « nazaréens », terme référant, entre autres, à Nazareth en Galilée.)

C'est le départ de la polémique de notre texte : les pharisiens venus de Jérusalem en Judée, adeptes d'un judaïsme judéen de bonne observance, se lavent les mains, « comme tous les Judéens », ou : « selon la pratique judéenne ». La pratique galiléenne, du coup suspecte aux yeux des premiers, est plus floue. Les Galiléens, sont souvent accusés d'être semi-païens : on le voit bien dans les évangiles : moins grave que les Samaritains, mais pas très net quand même.

Or Jésus est Galiléen, comme ses disciples mis en cause. Et quand arrivent des gens de Jérusalem, des Judéens — c'est-à-dire dans un monde hiérarchisé (Jérusalem est la capitale !), des gens bien placés en matière de religion —, ils font remarquer à Jésus le laisser-aller de certains des siens.

C'est comme un appel du pied qui lui est lancé pour qu'il mette un peu d'ordre dans son troupeau et rappelle la droite observance !

Et Jésus... ne donne pas raison à ses disciples, notez bien — mais entre alors dans un dialogue serré avec les représentants de Jérusalem.

Ce qui est ici en vue est la compréhension du rituel juif, comme c'est le sens du rituel juif qui sera visé par Maïmonide. Mais au-delà de sa signification dans son cadre d'origine, il faut se demander si l'interpellation de Jésus peut avoir un sens général, et donc un sens pour nous qui n'avons pas cette pratique judéenne. Quel est le sens de l'interpellation de Jésus concernant les rites en général, nos rites inclus ?

Un rite a pour fonction de dessiner un espace symbolique, ou un temps symbolique, qui nous permette de nous extraire de nos agitations et de nos vanités, de nous axer sur l'essentiel ; cet essentiel qui n'est ni économique, ni commercial, ni politique... Nous axer sur ce que nous sommes devant Dieu. Un cadeau, même si nous en comprenons mal la valeur.

Un rite n'est rien d'autre que ce que nous faisons ce matin, une série de mots et de gestes, qui au plan de l'efficacité et du rentable de nos sociétés ne servent à rien. Comme, souvent, d'ailleurs, un cadeau de valeur ne sert à rien.

Un rite est une façon de dessiner dans nos agitations et nos vanités la dimension de la sainteté, c'est-à-dire de la mise à part. « Que ton nom soit sanctifié ! », mis à part, prions-nous... C'est ce que signifient les rites autour du repas auxquels sont attachés les Judéens de notre texte : faire du repas un moment extrait de la vanité, un cadeau, un moment à part, placé devant Dieu.

38

Cela correspond au fond à cette leçon de Jésus : « vous n'êtes pas de ce monde... je vous donne ma paix, paix que le monde ne connaît pas » — au-delà de toutes les agitations et des choses dites utiles.

Le rite ne fait rien d'autre qu'ouvrir des moments et des lieux symboliques en vue de cette paix. Si notre monde connaissait la valeur de ce temps de gratuité qui coûte des samedis aux juifs et des dimanches matins aux chrétiens !...

Il y gagnerait le bénéfice d'un vrai repos !... Ça fait partie de ce que l'on reproche aux pharisiens...

Alors, on continue de ne pas trouver de paix, en se donnant le prétexte que Jésus aurait dit de ne pas se laver rituellement les mains, de ne pas dessiner de moments symboliques comme les pharisiens. Or il ne l'a pas dit !

Je propose un dernier éclairage à partir de cet équivalent dans le meilleur du christianisme : la pratique de l'intériorité précisément ; le retour à Dieu dans la liturgie de sanctification, avec confession des péchés et paroles de grâce ; le retour à Dieu dans la prière, selon, comme le dit saint Augustin, que Dieu m'est plus intime que ma propre intimité. Voilà le propos qui est dans le rituel du repas chez les pharisiens ! Et dans nos rituels.

Alors au fond, n'y a-t-il que quiproquo entre Jésus et les Judéens ? Ou n'y a-t-il que volonté de Marc, qui rapporte l'épisode, de rattacher à Jésus l'abandon par les chrétiens d'origine païenne de la pratique juive concernant les interdits alimentaires ? Ce serait aller au-delà de ce qu'a dit Jésus.

La teneur exacte, Marc vient de la citer : « ce n'est pas ce qui entre en l'homme qui le souille, mais ce qui en sort » ; cela illustré par l'aboutissement (selon certains manuscrits) — aux latrines, la fosse, au cas où on ne voudrait pas comprendre. « Ce n'est pas ce qui entre en l'homme qui le souille, mais ce qui en sort ». En d'autres termes : si le rite a valeur symbolique réelle, il n'est pas une fin en soi, ce en quoi Jésus rejoint l'interprétation de nombre de ses coreligionnaires juifs. Ce que signifient lavements de mains ou autres rites, c'est qu'il est des espaces et des temps de sainteté qu'il est bon de dessiner. « Venez un peu à l'écart et reposez-vous », dit-il lui aussi à ses disciples.

*

Cela est légitime, mais n'est pas non plus une fin en soi. Cela n'est pas une fin en soi, au risque de voir cette signification légitime des rites se pervertir, parce que l'homme est prompt à tout pervertir. Ainsi le dit ce grand témoin de l'espace intérieur, l'Ecclésiaste : « Dieu a fait les hommes droits, mais ils ont cherché beaucoup de détours ».

Ici, le détour est dévoilé par Jésus à travers l'usage que certains font de la loi légitime et bonne du *korbân*, c'est-à-dire de la sanctification de tel ou tel bien pour un usage culturel. Chose très bonne en soi, mais parfaitement perverse si elle devient un moyen de ne pas honorer ses parents, de transgresser donc, un autre commandement — honorer père et mère. Où la « pureté » serait alors dressée contre la charité !

Ainsi, ce n'est pas le judaïsme (Maïmonide en témoignera), ce ne sont pas les rites et ce qu'ils signifient qui sont mis en cause ; c'est le fait que même cela est utilisé par nos esprits retors pour ne pas obéir à Dieu.

Que fait Jésus face aux Judéens qui veulent lui donner des leçons de direction de communauté concernant ses disciples — « rappelle-les à l'ordre quant au rite » — ? Il les renvoie — nous renvoie — à une autre question concernant le pur et l'impur : « ce n'est pas ce qui entre en l'homme qui le souille, mais ce qui en sort ». Où l'intériorité, ce qui sort de l'intérieur, n'est pas non plus une garantie de pureté devant Dieu !

Vous vous croyez purs parce que vous accomplissez consciencieusement les rites — parce vous avez une vie intérieure profonde — ? Et si vous aviez tout bonnement — si nous avions, sans nous en rendre compte, donné occasion à nos faiblesses, paresse, confort... de tout fausser ? Si l'accès à un autre espace, qui est le sens du rite, de la culture de l'intériorité, devenue fin en soi, nous voyait alors rater sa signification : nous dégager de nous-mêmes et de nos agitations et nous rendre disponibles, pour découvrir ce pour quoi Dieu nous envoie ? C'est avec cette question que nous laisse ce texte.

Roland Poupin, pasteur

3 juillet 2022

Luc 10:25-37

- 25 *Voici qu'un légiste se leva et lui dit, pour le mettre à l'épreuve : "Maître, que dois-je faire pour recevoir en partage la vie éternelle ?"*
- 26 *Jésus lui dit : "Dans la Loi qu'est-il écrit ? Comment lis-tu ?"*
- 27 *Il lui répondit : "Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même."*
- 28 *Jésus lui dit : "Tu as bien répondu. Fais cela et tu auras la vie."*
- 29 *Mais lui, voulant se justifier, dit à Jésus : "Et qui est mon prochain ?"*
- 30 *Jésus reprit : "Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, il tomba sur des bandits qui, l'ayant dépouillé et roué de coups, s'en allèrent, le laissant à moitié mort."*
- 31 *Il se trouva qu'un prêtre descendait par ce chemin ; il vit l'homme et passa à bonne distance.*
- 32 *Un lévite de même arriva en ce lieu ; il vit l'homme et passa à bonne distance.*
- 33 *Mais un Samaritain qui était en voyage arriva près de l'homme : il le vit et fut pris de compassion.*
- 34 *Il s'approcha, banda ses plaies en y versant de l'huile et du vin, le chargea sur sa propre monture, le conduisit à une auberge et prit soin de lui.*
- 35 *Le lendemain, tirant deux pièces d'argent, il les donna à l'aubergiste et lui dit : Prends soin de lui, et si tu dépenses quelque chose de plus, c'est moi qui te le rembourserai quand je repasserai.*
- 36 *Lequel des trois, à ton avis, s'est montré le prochain de l'homme qui était tombé sur les bandits ?"*
- 37 *Le légiste répondit : "C'est celui qui a fait preuve de bonté envers lui." Jésus lui dit : "Va et, toi aussi, fais de même."*

41

*

Résumons l'histoire que propose Jésus : cinq personnages : le blessé, deux responsables du temple de Jérusalem, un Samaritain (c'est-à-dire rattaché à un autre temple), et l'hôtelier. Tous sont juifs (comme Jésus et son interlocuteur) ; un seul ne l'est pas, le Samaritain, en voyage.

Un blessé au bord d'un chemin en pente raide descendante (900 m de dénivelé sur 27 km), dangereux, propice aux embuscades. Puis trois hommes passent. Après les deux responsables du temple de Jérusalem, arrive le Samaritain. À côté du blessé, un pauvre total, dépouillé, roué de coups, laissé « à moitié mort » par les bandits, voilà un homme avec une monture et assez d'argent pour que le blessé puisse arriver à l'auberge et y rester autant qu'il le faudra. Cela pour dire une vraie richesse intérieure, cette richesse d'âme qui le conduit à son attitude envers un blessé qu'il ne connaît pas, dont il prend soin comme si c'était un de ses proches.

Pauvreté totale d'un blessé d'un côté, richesse indubitable du bienfaiteur de l'autre. Voilà qui va faire du blessé le tenant d'une dette — il doit la vie au Samaritain — qu'il ne pourra pas rembourser : d'autant que son bienfaiteur est parti sans laisser d'adresse ! Et Jésus de conclure par : « *fais de même* » ! N'est-ce pas un peu troublant ? Que vient de faire le Samaritain ? À travers son acte admirable, il vient de faire un endetté — qui sera dans l'impossibilité de rembourser : le Samaritain n'est même plus là pour recevoir ne serait-ce qu'un « merci » d'un

blessé qui lui doit la vie !

Être endetté est un problème. Ne compensons-nous pas notre dette pour un repas en apportant... des fleurs, un gâteau, ou autre ?... Dans notre histoire, on n'en est pas à une simple invitation à dîner... Le blessé doit sa vie à son bienfaiteur.

Quand Jésus conclut en disant de faire comme le Samaritain, cela revient au fond à dire : fais des endettés — qui, en plus, ne pourront rien rembourser ! C'est ce qui nous échappe souvent dans ce texte, nous imaginant naïvement que nous pourrions vivre dans la gratuité, sans dette, sans même un « merci »...

*

Mais voyons d'abord le début du dialogue entre Jésus et le connaisseur de la Bible qui le questionne. Comme il est coutume dans les évangiles, il veut mettre Jésus à l'épreuve, c'est-à-dire savoir s'il connaît bien la Bible. « Maître », lui demande-t-il donc, « que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ? » Question à laquelle Jésus répond par une autre question — comment lis-tu ce que dit la Bible ? L'homme, bon connaisseur des Écritures, donne en réponse le résumé de ce qu'elles commandent, aimer Dieu (Dt 6) et le prochain (Lv 19).

« Fais cela et tu auras la vie ». Réponse évidemment correcte pour l'homme, mais... Qui prétendrait être à la hauteur ? Aimer les siens comme soi-même, oui à la limite, mais quiconque ? C'est ce qui le mène à poser sa seconde question, pour se justifier, dit le texte, ce qui sous-entend bien : « qui, à commencer par moi, prétendra être à la hauteur ? »

42

Seconde question, donc : « allons plus loin... *et qui est mon prochain ?* » — car « si vous aimez seulement ceux qui vous aiment »... (Luc 6, 32) que faites vous d'extraordinaire ? selon ce que dit Jésus lui-même. Alors Jésus raconte l'histoire du Samaritain, qui illustre le texte d'où est extrait « tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Lv 19, 18). En cela, Jésus et le bibliste ne peuvent qu'être d'accord.

*

Mais, ayant répondu par son histoire à la seconde question : « *qui est mon prochain ?* » — c'est celui dont tu fais ton prochain, que tu considères ainsi, même s'il n'est pas des tiens, même si tu ne le connais pas —, Jésus est revenu à la première question, sur la vie éternelle, en reprenant à la fin la même réponse, en l'ayant précisée par sa petite histoire : « *fais cela* ».

Cela ne rend-il pas impossible l'accès à la vie éternelle pour les pauvres humains que nous sommes ? Est-ce que j'ai fait cela ?... Ai-je tant donné, à faire des endettés qui ne peuvent rien rendre... avec une dette qui ne pourra pas être remboursée ? Et Jésus qui conclut : « *Toi aussi fais de même* » ! L'auditeur attentif a de quoi être troublé ! Et c'est sans doute ce que cherche Jésus...

*

Telle est la réalité de la dette : on ne vit pas dans la gratuité, sans dette ni « merci ». Ainsi l'aide aux pays endettés, dépouillés par les bandits, que l'on croirait gratuite, ne fait que renforcer leur dépendance et les priver de leur dignité ! Y a-t-il cela au bout de la parabole du bon Samaritain ?

À moins d'admettre que cette dette qui ne pourra pas être remboursée soit la nôtre. À moins donc qu'on entende l'enseignement de Jésus d'une autre façon... Et si c'était moi le blessé ? Avec cette question : quelle est ma dette ? Alors une voie s'ouvre, qui fait de chacune et chacun de nous un blessé, et par là un autre possible Samaritain *parce* qu'un blessé qui sait l'être, chargé d'une dette immense, non remboursable, un blessé soigné par un Samaritain absenté... Faisant, dans une chaîne, de chacune et chacun de nous des endettés inaptes à rembourser et dès lors appelés à faire à leur tour autant d'endettés propres à faire à leur tour de même, puisque sachant que leur propre dette n'est pas remboursable.

*

Alors s'ouvre la bonne nouvelle au cœur de l'enseignement de la Bible : aime sans autre raison que de savoir que tu as été aimé, d'une façon que tu ne peux rembourser (dette infinie au Dieu sauveur : 1er commandement, qui se traduit, comme gratitude, en imitation de Dieu : 2e commandement, semblable au 1er). Comment entrer dans la vie ? En entrant dans le double commandement comme porte de la vie d'éternité, selon l'enseignement de Jésus au *Notre Père* peu après : « *remets-nous nos dettes/péchés comme nous remettons à ceux qui nous doivent* » (Luc 11, 1-4).

Nous voilà comme des blessés au bord de la route, quand tel le Samaritain de la parabole, Jésus est venu à notre secours. Nous avons à son égard une dette que nous ne pourrions pas lui rendre — que nous ne pourrions que traduire en reconnaissance, en l'imitant à notre façon, sans s'imaginer orgueilleusement que nous sommes capables comme Dieu de don gratuit : nous sommes bien des endettés qui n'ayant pas les moyens de rembourser, pouvons déjà nous essayer à faire de même à notre tour et à notre mesure. Faire de même devient juste une modeste façon de dire merci.

Roland Poupin, pasteur

10 juillet 2022

Luc 10:1-20

Après cela, le Seigneur désigna encore soixante-douze autres disciples, et il les envoya deux à deux devant lui dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller. Il leur dit : La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. Priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. Partez; voici, je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups. Ne portez ni bourse, ni sac, ni sandales, et ne saluez personne en chemin. Dans quelque maison que vous entriez, dites d'abord : « Que la paix soit sur cette maison! Et s'il se trouve là un enfant de paix, votre paix reposera sur lui; sinon, elle reviendra à vous. Demeurez dans cette maison-là, mangeant et buvant ce qu'on vous donnera; car l'ouvrier mérite son salaire. N'allez pas de maison en maison.

Dans quelque ville que vous entriez, et où l'on vous recevra, mangez ce qui vous sera présenté, guérissez les malades qui s'y trouveront, et dites-leur: 'Le royaume de Dieu s'est approché de vous.'

Mais dans quelque ville que vous entriez, et où l'on ne vous recevra pas, allez dans ses rues, et dites: 'Nous secouons contre vous la poussière même de votre ville qui s'est attachée à nos pieds; sachez cependant que le royaume de Dieu s'est approché.'

Je vous dis qu'en ce jour Sodome sera traitée moins rigoureusement que cette ville-là. Hélas pour toi, Chorazin! Hélas pour toi, Bethsaïda! car, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles se seraient repenties, en prenant le sac et la cendre. C'est pourquoi, au jour du jugement, Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous. Et toi, Capernaüm, qui as été élevée jusqu'au ciel, tu seras abaissée jusqu'au séjour des morts.

Celui qui vous écoute m'écoute, et celui qui vous rejette me rejette; et celui qui me rejette rejette celui qui m'a envoyé.

Les soixante-douze revinrent avec joie, disant: Seigneur, les démons mêmes nous sont soumis en ton nom.

Jésus leur dit: Je voyais Satan tomber du ciel comme un éclair. Voici, je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions, et sur toute la puissance de l'ennemi; et rien ne pourra vous nuire. Cependant, ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis; mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux

Message aux enfants :

Pourquoi est-ce que Jésus dit qu'il faut aller sans sandale et donc (à l'époque, les baskets n'existent pas) pied nus ? Je ne crois pas qu'il faille prendre cela au pied de la lettre. Si l'on marche tous les jours pieds-nus, est-ce que les pieds s'usent comme les chaussures ? Non, bien sûr ! Au contraire ! la plante des pieds ne s'use jamais, elle se renouvelle sans cesse et même elle se fortifie !

C'est très différent, les chaussures et les pieds. Pourquoi ? La grande différence entre les chaussures et les pieds, c'est qu'il n'y a aucune vie dans les semelles de chaussures, alors que la plante des pieds est quelque chose de vivant, elle fait partie du corps.

Dans de nombreux pays on marche pieds nus et la plante des pieds devient très épaisse et solide. L'été aussi nous pouvons faire cette même expérience, en marchant longtemps sur le sable ou la terre. C'est pareil pour notre vie tout entière. Nous avons chaque jour des fatigues, des peines, des ennuis, lorsque nous faisons partie du corps de Jésus, lorsque l'on a reçu la vie de Jésus, notre vie va se renouveler de jour en jour sans s'user, mais au contraire en se fortifiant. Sinon, les soucis peuvent nous user et nous détruire.

Esaïe a écrit : « Ceux qui se confient en Dieu renouvellent leur force, ils courent et ne se lassent point, ils marchent et ne se fatiguent pas »

Prédication :

Qui sont les personnes décrit par Jésus ? Les disciples, ceux qui les accueillent, et ceux qui ne les accueillent pas.

Hé bien commençons par ces derniers ! L'absence de « Fils de la Paix » fait que certaines contrées ne reçoivent ni la paix, ni les disciples. Ce sont aussi des villes, Chorazin, Bethsaïda, Capharnaüm (le texte dit plutôt « hélas ! » que « malheur ! »). Elles n'ont déjà pas reçu les miracles de Jésus. En ne recevant pas les miracles, elles se sont condamnées aux yeux de Dieu. Le jugement qu'annonce ici Jésus, est un jugement qui s'opère immédiatement. Oui, Jésus parle du jour du jugement, mais, qu'y a-t-il déjà de pire que d'entendre, et même de voire la Bonne Nouvelle et de ne pas la recevoir. « Qu'est-ce que Dieu pourrait faire de pire ? » Qu'il se taise ! Et en réalité, c'est mes oreilles qui sont sourdes.

Quoiqu'il en soit : « le Royaume de Dieu s'est approché de vous » est dit ici même à ceux qui ne reçoivent pas les disciples. Le Royaume de Dieu, symbolise la présence spirituelle du Christ, ici, c'est sa parole portée qui suffit à faire Royaume.

Avant de parler des disciples, j'aimerais évoquer ceux qui accueillent, ces « fils de la paix » (littéralement) qui reçoivent la salutation des disciples. Dans leur maisons, les disciples guérissent les malades et partageront cette parole : Le royaume de Dieu s'est approché de vous. Je crois que nous lisons souvent les textes bibliques comme une invitation à un tout ou rien. Être disciple ou n'être rien... Mais ici, on peut voir qu'il y a dans la société, la possibilité pour des groupes, d'être ces accueillants des disciples : ils ne sont pas disciples, ils ne rejettent pas non plus la Bonne Nouvelle. Mais ils l'accueillent. Nous pouvons nous considérer comme des disciples, mais nous pouvons aussi simplement, pour commencer notre vie chrétienne, nous considérer simplement comme des « enfants de la paix ».

Enfin, il y a, justement, les disciples. Les envoyés sont au nombre de 72. Vaste nombre pour une moisson où il y a si peu d'ouvrier. Il n'y a qu'à comparer avec cette assemblée. Ils pourraient représenter l'ensemble des nations de la terre.

Être disciple, comme des agneaux au milieu des loups, rester en paix même quand la salutation n'est pas accueillie... Ce n'est pas facile d'être envoyé !

Imaginez la société au temps de Jésus :

Il y a les Judéens, croyants, les gens des alentours, comme les gens de la Décapole ou les syro-phéniciens ou les samaritains, mais croyants. Des grecs qui philosophes à partir des dieux, des Romains dont les légionnaires font leur marche de croyance avec des cultes comme celui d'Isis ou de Mithra, des Égyptiens qui exportent leurs dizaines de divinités ... Et même en Judée, il y a les Sadducéens, c'est un peu l'élite de droite, les pharisiens, c'est l'élite de gauche. Les complotistes et les gilets jaunes ce sont les zélotes. Et puis si aujourd'hui nous sommes quelques poignées de bons croyants, à l'époque, il y a les disciples de Jean-Baptiste. Et puis les Ésseniens ... une bande de séparatistes aux pensées dangereuses.

Tout ça pour dire quoi ? Que comme au temps de Jésus, notre société se différencie, s'autonomise ... Comme en petites îles qui n'existent que pour leur archipels.

Nous voyons chaque jour des signes de cela. Proche de nous, nous n'arrivons pas à nous mettre d'accord même pour des objectifs communs. Nous avons du mal à nous parler. Plus loin de nous ... les politiques se plaignent de l'abstention, croire est réservé au croyant, des syndicats de policiers et d'agriculteurs crient à la victimisation. Les élites se séparent du reste de la société et le reste de la société s'en agace.

Que faire ? Nous ne pourrions pas vraiment lutter contre la différenciation, il y a tellement de forces profondes qui agitent notre société. Mais peut-être pourrions nous voir ce que Jésus a fait : il envoie comme des petits-bateaux vers ces différents archipels. On est reçu, on n'est pas reçu ...

Mais la récompense est grande : guérir, chasser les démons. Voire même, voir Jésus se réjouir de voir le Satan, c'est à dire l'ennemi, tombe comme l'éclair. C'est dans la fragilité même, comme agneau que Dieu met sa puissance !

Et puis surtout, car là ne doit pas être l'orgueil, il y aurait une tentation forte. La tentation d'être des guérisseurs, des bons prédicateurs à la fin de faire travail que Dieu en réalité fait. Mais se réjouir de ce que votre nom est inscrit dans le ciel – comme on se réjouit de voir un beau ciel, avec des beaux nuages, un soleil levant ou couchant, ou un ciel étoilé.

Alors par où commencer ? Par là où Jésus commence : « priez pour que les ouvriers soient nombreux ».

Nicolas Geoffroy, pasteur

17 juillet 2022

Luc 10:38-42

Nous lirons donc dans l'évangile de Luc chapitre 10. 38-42 puis quelques versets dans l'évangile de Jean chapitre 11

Nous voici en présence d'un duo qui nous est familier : Marthe et Marie, deux sœurs. Elles nous sont souvent présentées en ce qui concerne leur ligne de foi de manière un peu schématique.

Nous résignons-nous à réduire notre compréhension des deux sœurs en les opposant ?

L'accueil, le service d'une part mis en pratique par Marthe,
l'écoute, la contemplation par la cadette : Marie.

Les textes bibliques ne nous disent-ils vraiment rien d'autre ?

Peut-être sont-ils plus nuancés qu'il n'y paraît...

Cet épisode vient juste après la parabole dite du Bon Samaritain dans laquelle Jésus approuve la réponse du docteur de la loi : Pour hériter la vie éternelle il faut mettre en pratique le grand commandement

“Tu aimeras le Seigneur ton Dieu
de tout ton cœur
de toute ton âme
de toute ta pensée
et
ton prochain comme toi-même.”

49

Il est bien compliqué à mettre en pratique ce commandement d'amour !

Comment aimer à la fois

Dieu à 100%
notre prochain à 100%
soi-même à 100%

Comment faire en sorte que ces 300% entrent dans les 100% de notre simple existence?

Comment concilier ces trois amours ? et comment trouver le bon dosage ?

Il faut bien se l'avouer, nous naviguons souvent à vue essayant de faire au mieux selon

les aléas de l'existence
les événements de notre vie.

Prendre cependant le temps

de réfléchir

oui

de mettre notre intelligence à contribution.

Comme toutes nos facultés, nos capacités, elle se travaille.

Nous voyons vivre, aussi, ces deux sœurs dans le récit de la mort de leur frère Lazare que nous en fait Jean au chapitre 11 de son évangile. Les deux textes s'éclairent mutuellement.

La fratrie habite dans le village de Béthanie situé sur une colline en face de Jérusalem et Jean de noter au verset 5 de ce même ch. 11

“Or Jésus aimait Marthe, et sa sœur et Lazare”

Cette précision est suffisamment rare dans la Bible pour être soulignée mais elle suggère aussi que tous trois et Jésus avaient dû apprendre à se connaître donc qu'ils s'étaient déjà rencontrés et avaient déjà échangé sur l'enseignement que délivrait le Maître.
Sinon comment comprendre la confession de foi de Marthe : superbe !!

Lorsque Jésus, ce rabbi pas comme les autres, arrive à Béthanie il est accompagné de ses disciples mais dans la suite du récit on ne les voit plus : on peut raisonnablement en conclure qu'ils s'accordent un peu de repos dans cette maison amie.

Le repos est une activité essentielle afin de pouvoir continuer à être
au service de Dieu,

et

au service de l'autre.

La grâce de Dieu à elle seule suffit pour justifier ce temps de repos, ce temps somme toute de jachère.

Marie, à l'arrivée de Jésus, sans scrupule pour sa sœur qui a lancé l'invitation et sans complexe, se met aux pieds de Jésus.

Cette attitude interpelle car c'est typiquement l'attitude du disciple pour apprendre de son maître.

Cette attitude de Marie a de quoi nous surprendre car être disciple à cette époque était une activité strictement réservée aux hommes.

50

Marie délaisse ses devoirs de femme, elle rompt complètement les codes de la femme de son temps et de son pays, elle donne même l'impression de prendre bien soin de tourner le dos à la porte de l'office où s'active, bien contrainte, sa sœur afin de ne pas être dérangée dans son écoute.

C'est aussi une façon d'aimer Dieu que de prendre du temps pour réfléchir et écouter.

Dans la maison familiale Marthe prend les choses en mains

réactive, c'est elle qui à l'initiative d'inviter Jésus quand il traverse Béthanie avec ses disciples,

elle supervise les travaux domestiques afin qu'ils soient réalisés au mieux

alors que la maison est pleine de personnes venues entourer la famille en deuil, Marthe lorsqu'elle entend que Jésus arrive enfin, se précipite à sa rencontre pour l'accueillir comme le responsable de la maison se doit d'accueillir l'invité.

Marthe joue pleinement son rôle de maîtresse de maison, de femme responsable. Travailleuse, soucieuse du bien-être de chacun elle n'hésite pas non plus à dire un peu fort ce qu'elle pense et le Maître de l'appeler : « Marthe, Marthe », en doublant son prénom, il reconnaît en elle une grande servante du Très Haut, souvenons-nous :

- de la voix qui provient du buisson rougeoyant « Moïse, Moïse » Genèse 3.4

- ou de la voix qui s'élève dans la nuit :

« L'Éternel vint et se présenta et il appela comme les autres fois « Samuel, Samuel »

Donc Jésus ne rabroue pas Marthe, il lui fait comprendre que Marie a encore besoin d'écouter, d'apprendre pour grandir dans la foi, qu'elle n'a pas, elle, sa sœur à la bousculer et que Marie a choisi spontanément ce qui lui était nécessaire, à ce moment précis de sa vie. Donc « elle a choisi la bonne part ».

Tout comme sa cadette, Marthe n'hésite pas, elle aussi, à enfreindre les conventions sociales

de son temps : en effet, il n'était pas d'usage qu'une femme invite des hommes à son domicile. Et Jésus ne semble pas s'en offusquer ...

Marie est aussi dans la démesure, l'extravagance, coquette, dépensière elle a par devers elle une grande quantité d'un très bon parfum mais, généreuse, intuitive, elle le répandra sur les pieds de Jésus.

Elle ne le cède en rien à son aînée sauf la mobilité !

Et Marthe qui a compris à demi mot la remarque précédente du Maître reviendra du tombeau où elle rencontra Jésus, elle reviendra dire à sa petite sœur :

“Le maître t'appelle”

s'effaçant ainsi devant son Seigneur et sous-entendant

*Lève-toi
ne te laisse pas abattre
par les événements de la vie.
Le Vivant t'appelle
Il t'aime
Il t'attend.*

Un encouragement qui nous rejoint toutes et tous aujourd'hui.
Amen.

Marie-France Chêne, prédicatrice

24 juillet 2022

Luc 11:1-13

Prier quelqu'un, prier Dieu

Dans un quartier chaud du 9-3, un médiateur de rue s'adresse aux élu(e)s :

M. l'adjoint au maire, chargé du quartier des huit barres

Monsieur, nous sortons de plusieurs nuits d'émeute. Des voitures ont brûlé, des barricades ont été érigées, des boutiques ont été pillées, il y a eu des morts et des blessés. Mais, je vous en supplie, n'allez pas faire appel à la force publique. Cela va encore plus les déchaîner.

Imaginez seulement que sur les 54261 habitants du quartier, il y ait 50 familles de gens bien intégrés, justes et honnêtes, elles aussi elles vont subir les gaz lacrymogènes et les descentes de police. Leurs enfants aussi seront emmenés au commissariat et mis en garde à vue ?

Bon d'accord, dit l'adjoint, je vais en parler au maire, mais ne m'en demandez pas plus...

M. le maire

Monsieur, Je sais que vous êtes très occupé et je ne veux pas vous déranger mais la ville est en train de flamber et je ne peux plus rien faire. Les jeunes en ont assez des brimades, des contrôles d'identité au faciès, des permis de conduire qui sautent et des retenus sur les alloc des parents. Oui je sais cela ne se passe pas bien. Les jeunes sèchent l'école, leurs grands frères traficotent, les pères pointent au chômage et les mères sont absentes parce qu'elles partent tôt pour faire le ménage dans les bureaux. J'y suis peut être allé un peu fort en disant 50 à l'adjoint mais même pour 5 de moins... Imaginez que dans toute cette population, il n'y ait ne serait-ce que 45 familles qui se conduisent correctement, elles ne méritent pas que les barres d'HLM soient détruites et qu'elles mêmes soient envoyées plus loin encore en grande banlieue.

Bon d'accord, dit monsieur le maire, je vais voir avec le département, mais faites votre boulot, calmez cette racaille !

Madame la conseillère départementale

Madame, excusez moi de vous déranger, mais je me permets de vous demander de nous aider. Je sais qu'une bonne partie de votre budget est employé pour refaire les entrées d'immeuble, racheter des tables et des chaises qui ont été défoncées par les élèves dans les écoles, pour donner des bourses aux enfants des familles les plus pauvres, pour payer des assistant(e)s sociales qui assurent des permanences dans les maisons de quartier, pour payer mon salaire de misère. Mais imaginez que dans toute cette population, il n'y ait ne serait-ce que 30 familles dont les jeunes se comportent en bon citoyens, elles ne méritent pas que vous fermiez les robinets de l'aide sociale et de la rénovation urbaine !

Bon d'accord dit le conseiller départemental, je vais en parler avec le président du Conseil mais de votre côté dites leur d'arrêter de tout casser !

M. Le député

Monsieur, je me permets par la présente de faire appel à votre compréhension, et à votre grande générosité d'esprit et de grandeur d'âme. Est-ce que vous pourriez prendre la peine de m'écouter quelques minutes je ne vais pas être long, je vous le promets, et surtout prenez le temps de lire ma lettre jusqu'au bout avant d'en faire une boule et de viser la corbeille à papier. Vous avez voté l'année dernière une loi censée améliorer notre laïcité à la française. Vous avez mis en place plus de contrôles sur les associations, vous avez encadré les modes de financement des lieux de culte. Et je ne vous parle pas de l'interdiction du burkini à la

piscine ! Les gens ne comprennent pas bien, ils ont l'impression d'être stigmatisés comme on dit.

Mais imaginez que dans toute cette population, il n'y ait ne serait-ce que 20 familles qui pratiquent leur religion avec amour et sans vouloir l'imposer aux autres, elles ne méritent pas que vous bridiez la liberté de penser et de rendre gloire à leur Dieu.

Bon d'accord, dit le député, je vais en parler à mon groupe mais dites à leur prédicateurs de laisser leurs filles vivre leur vie et d'aller à l'école.

M. le président de la république

Monsieur le président, avec tout le respect que je vous dois et sans vouloir vous offenser, mais s'il vous plait, ne vous fâchez pas, avec tout le respect que je vous dois, je me permets de vous écrire pour que vous demandiez à votre ministre de l'intérieur d'arrêter d'envoyer ses CRS. Ils font un bon boulot, c'est vrai, ils ont des bonnes têtes, ce sont des gars sympas qui ne nous veulent pas du mal, mais, quelque fois ils ont tendance à attiser la violence dans mon quartier, quand ils sortent leurs tenues de ninja et tirent des *flash-balls*. Je sais que les grands frères vendent de la drogues, que les petits frères chouffe, que leur trafic fait vivre toute la famille mais avouez aussi que les commerçant et leurs fournisseurs sont bien contents de faire des profits en vendant du coca et des accès à internet. L'argent circule et cela fait marcher les entreprises, non ?

Mais imaginez que dans toute cette population, il n'y ait ne serait-ce que 10 familles qui respectent les lois de la république, elles ne méritent pas que vous les traitiez de racailles bonnes à être *karchérisées* à la première occasion.

54

Je vais voir dit le président, je vais voir...

Prions : Seigneur notre Dieu, ouvre nos cœurs à ta parole, qu'elle nous fasse changer de route, avec Jésus, Amen

Lire Genèse 18.16-33

Luc 11.1-13 La prière de Jésus

Mieux vaut s'adresser à Dieu qu'à ses saints dit le proverbe.

Nous sommes bien démunis face aux problèmes de société, aux conflits géopolitiques, à la pauvreté, à l'emprise des multinationales, aux dérèglements climatiques, aux migrations et comme en plus, nous n'allons pas voter, attendant des résultats immédiats, comme nous n'aimons pas trop manifester dans la rue, de peur de troubler l'ordre public ou de nous en prendre à la paix sociale, alors nous nous tournons vers Dieu. Comme Abraham à propos de Sodome, nous lui demandons de faire quelque chose.

Beaucoup nous traitent d'inconscient, de rêveur. Comment ton Dieu qui laisse faire le mal, peut-il intervenir du haut du ciel et daigner descendre ici pour régler les affaires ?

Oui, c'est vrai, notre prière paraît bien dérisoire et futile, comme disait l'Ecclesiaste. Mais Jésus lui-même nous a dit comment prier. Il nous a dit l'efficacité de la prière : « Demandez et on vous donnera... »

Si nous lui demandons, il nous donnera l'Esprit Saint, ce que nous pouvions rêver de mieux ! Par l'Esprit, cette prière, qui nous fait entrer en communion avec Dieu, peut nous transformer, nous faire voter, nous engager dans la distribution alimentaire au profit des plus pauvres, nous faire adopter des gestes de défense de notre planète, nous faire enfourcher un vélo au lieu de la voiture, ne pas acheter des produits emballés dans trois couches de plastique, mais aller

chez les commerçant avec nos sacs à vrac. Notre prière à Dieu, c'est peut être ne pas attendre que les solutions tombent du ciel, c'est aussi notre engagement. Remet nos dettes comme nous remettons... Abraham, par sa prière pour Sodome est entré en compassion avec ces gens qu'il ne connaissait pas mais avec lesquels il se sentait proche, car il se savait lui-même pécheur et juste, malade et bien portant, riche et pauvre, grec et juif.

Que l'Esprit nous mette au cœur ce besoin vital de nous adresser à Dieu pour lui demander tout et n'importe quoi, dans cette prière qui nous fait nous assoir sur ses genoux, nous laisser prendre dans ses bras dans une intimité et une affection qui n'a d'égale que celle d'une mère qui nous veut du bien.

Amen

Stéphane Griffiths, prédicateur

31 juillet 2022

Luc 12:13-21

Aujourd'hui nous considérons ensemble une parabole assez connue et très propice à la saison des moissons et des vacances.

Les images et les paraboles agricoles de Jésus sont multiples. Elles viennent de son histoire, lui qui a grandi à Nazareth, village de paysans et de bergers niché dans les collines de Galilée. La Galilée est en fait réputée pour ses champs de blé et d'orge, en particulier autour de Caparnaüm le lac de Galilée et la rivière Jourdain.

Les moissons dans les champs, la cueillette des raisins dans les vignes, les fruits, les figes... Voilà de quoi inspirer des paraboles, des sujets d'un univers familier de ses auditeurs. Y rajoute un personnage plutôt caricatural et Jésus raconte une petite histoire avec un brin d'humour pour illustrer une grande leçon, un comportement que Dieu attend de nous, agriculteurs ou non.

Une question de quelqu'un dans la foule déclenche plus d'une de ces histoires de Jésus. Ici, c'est un homme qui demande à Jésus : Maître, dis à mon frère de partager avec moi l'héritage que notre père nous a laissé !

Ah, les héritages ! La perspective d'une somme d'argent ou d'une part immobilière qui pourrait nous revenir suscite plus d'un conflit familial et des sentiments d'avidité qu'on aimerait réprimer ou cacher. Et sans savoir si cet homme était plutôt chahuteur ou vraie partie plaignante, Jésus a voulu le mettre en garde, ainsi que la foule, et nous, contre la soif de posséder.

Et ainsi la parabole commence :

« *Les terres d'un homme riche avaient beaucoup rapporté* ». Une bonne récolte dans les champs ou les potagers est le point culminant d'un travail ardu : les labours, les semis, la fertilisation et le désherbage, mais sans la pluie et le soleil on ne récolte rien. (Nous constatons aujourd'hui que la planète souffre du manque de respect de de l'homme pour la belle création de Dieu. Les récoltes sont de plus en plus précaires – et tous les jours le journal nous en montre des exemples tristes.) Mais il s'agit ici d'une récolte exceptionnelle – Les greniers ne contiennent pas tout le blé. Il avait déjà des greniers, c'était un domaine d'une certaine importance dans le pays, je suppose. Que faire ? Ce monsieur ne paraît pas avoir trop de personnes de confiance pour résoudre le problème. Il « raisonne en lui-même » Et emploie toujours la première personne singulière. Que vais-je faire ?

Je n'ai pas de place

Voici ce que je vais faire

J'abattraï mes greniers

J'en construirai de plus grands

J'y amasserai

Il va bien faire faire tout ce travail par ses ouvriers j'imagine, mais on dirait qu'il est plutôt égocentrique. Il ressemble en cela au fameux Harpagon de Molière dans « L'Avare », avare invétéré prêt à tout pour protéger sa cassette renfermant dix mille écus d'or, enterrée dans son jardin. Oui, ils ont ce pactole en commun, mais plus que cela, cet égoïsme qui les isole.

Alors selon la parabole cet agriculteur n'a pas réfléchi longtemps avant d'arriver à sa conclusion, de construire de nouveaux greniers, encore plus grands. Un agriculteur de nos jours va se demander comment est-ce qu'il a réussi à monter de nouveaux greniers à temps pour rentrer la récolte. ☺ Vous allez me dire que c'était une solution très pratique et qu'il ne faudrait pas diffamer ce fermier

Une récolte exceptionnelle – amasser le blé me rappelle un passage en Genèse quand Joseph prédit 7 années de fertilité suivis de 7 années de famine.

Joseph a rassemblé les produits de 7 années abondantes et il a entreposé les vivres dans chaque ville. Il a amassé du blé comme le sable de la mer, lit-on. Et quand les 7 années de famine ont sévi, suivant les ordres du pharaon, Joseph a ouvert les entrepôts et vendu le blé aux Égyptiens et à tous les pays environnants.

Pharaon a ainsi fait face à la famine et pris soin de son peuple. La prévoyance alors a sauvé la vie à des milliers de personnes, dont la famille de Joseph.

Au 21^e siècle il est toujours essentiel que les états prévoient et stockent une partie des récoltes. La sécurité alimentaire mondiale est menacée de tous les côtés, la pandémie, la guerre, le dérèglement climatique.....Le manque de moutarde ou d'huile de tournesol sur les rayons du supermarché,souci plutôt insignifiant.... nous rappelle néanmoins d'autres pénuries plus graves et les conséquences pour l'économie globale.

Mais, la prévoyance, est-ce que c'est la motivation de l'homme dans la parabole ? Je ne crois pas. Les grands greniers lui permettront de tout garder....pour lui.... pour lui rendre la vie plus aisée.

Je vais encore faire un petit saut dans l'Ancien Testament parce que je crois qu'il y a autre chose concernant la moisson qui aurait frappé ceux qui écoutaient Jésus et qui peut nous interpeller aussi.

En Exode nous lisons (Exode 23 : 16) la loi de Dieu : *Tu observeras la fête de la moisson.*

C'est la fête des premiers fruits de ton travail, de ce que tu auras semé dans les champs.

La première fête des moissons, la fête des prémices avait lieu au commencement des récoltes cinquante jours (*pentakosta*) après la Pâque juive - pour remercier Dieu et en signe de confiance en Lui pour la suite. Les premiers fruits étaient offerts au temple et les serviteurs et prêtres ont pris une partie pour eux et partageaient le reste avec les pauvres.

58

La confiance en Dieu - nous recevons tout de Lui.

La fin des moissons se rapprochent et nous lisons en Lévitique...« *Quand vous ferez la moisson dans votre pays, tu laisseras un coin de ton champ sans le moissonner et tu ne ramasseras pas ce qui reste à glaner. Tu ne cueilleras pas non plus les grappes restées dans ta vigne et tu ne ramasseras pas les grains qui en seront tombés. Tu abandonneras cela au malheureux et à l'immigrant. Je suis l'Éternel, votre Dieu* ». **Le glanage. Penser aux autres, aux personnes en difficulté.**

Et enfin le travail est terminé, les récoltes sont engrangées et c'est la fête de la reconnaissance. Double fête en l'honneur de Dieu - celle des huttes ou des tentes en souvenir de la sortie d'Égypte et en même temps la fête des récoltes. Poursuivons en Deutéronome : *13Tu célébreras la fête des tentes pendant 7 jours, au moment où tu récolteras le produit de ton aire de battage et de ton pressoir. 14Tu te réjouiras à cette fête, toi, ton fils et ta fille, ton esclave et ta servante, ainsi que le Lévite, l'étranger, l'orphelin et la veuve qui seront dans ta ville.*

Une amie juive me raconte les grandes fêtes et les banquets qui rassemblent toute la communauté et où les tables débordent de friandises et de spécialités et **dans la joie et le partage ils se réjouissent de la bonté de Dieu.**

Pas besoin d'être céréalier, ce sont de belles leçons pour nous tous – faire confiance à Dieu, partager ce qu'il nous donne, le remercier de sa bonté, et nous en réjouir ensemble.

Mais revenons à notre bonhomme et à sa récolte abondante - Est-ce qu'il y a une célébration en l'honneur de Dieu. Mais non. Aucun festin. Aucune mention du partage avec ceux qui sont dans le besoin.

Non, notre petit riche apparemment est très satisfait de lui-même non ? « 19et je dirai à mon âme: Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour de nombreuses années; repose-toi, mange, bois et réjouis-toi. »III se félicite; il se récompense sans aucune trace de

reconnaissance à Dieu. Pour lui, cela ne lui vient pas à l'esprit, malheureusement. Mais c'est une caricature...

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons cette idée dans la Bible. L'Ecclésiaste, de toute probabilité, Salomon, fils de David, insinue que « *le seul bonheur de l'homme sous le soleil consiste à manger, à boire et à se réjouir* ». Mais ne nous fions pas à un texte tiré hors contexte. L'ironie de l'agent provocateur ne doit pas nous échapper. Ce n'est en réalité que de la futilité!

Et c'est bien dans ce sens-là que la parabole de Jésus se poursuit :

20 Mais Dieu lui dit: 'Homme dépourvu de bon sens! Cette nuit même, ton âme te sera redemandée, et ce que tu as préparé, pour qui cela sera-t-il?'

« dépourvu de bon sens » ? La traduction du Semeur rend cette phrase de façon très claire : « Pauvre fou que tu es » Il est riche matériellement mais pauvre spirituellement. Retournons en Ecclésiaste :

21 *En effet, un homme peut travailler avec sagesse, savoir-faire et succès, et il doit laisser le produit de son travail à un homme qui ne s'est donné aucune peine pour cela. Cela aussi, c'est de la fumée.* La richesse matérielle - ça part en fumée !

J'apprécie l'ironie de Jésus à la fin, le coup de grâce Pourquoi et pour qui auras-tu fait tout cela ? Et rebelote, on revient à l'idée de l'héritage, on est rendu à la case de départ. La façon dont Jésus a raconté cette parabole a sans doute suscité des sourires et des rires autour de lui mais c'est comme ça qu'il illustre la leçon : « Gardez-vous avec soin du désir de posséder, sous toutes ses formes, (pas seulement des greniers de blé) car la vie d'un homme, si riche soit-il, ne dépend pas de ses biens. »

Cela ne concerne pas seulement la foule qui l'écoutait, mais encore plus nous aujourd'hui : Un peu plus loin dans le même chapitre nous lisons un verset très connu de nous tous mais souvent aussitôt oublié:

Fabriquez-vous des bourses inusables et constituez-vous un trésor inaltérable dans le ciel où aucun cambrioleur ne peut l'atteindre, ni aucune mite l'entamer. Car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur.....

Où sont nos cœurs ? dans cette histoire nous voyons la caricature d'un avare, un égoïste, un ingrat, un bon vivant peut-être. Une caricature n'a pas vraiment de cœur. Mais où est le cœur ? nos cœurs ? Qu'est-ce qui nous touche ? Qu'est-ce qui est précieux pour nous ? L'amour de ceux qui nous aiment, peut-être ? Rappelons-nous que c'est Dieu qui nous a d'abord aimé.

Je n'en dis pas plus aujourd'hui parce que ce sera peut-être le passage pour la semaine prochaine.

Mais c'est une parabole pour la saison des vacances ! L'homme riche s'est dit : repose-toi, mange, bois et réjouis-toi. Il n'a pas tout faux.

Reposons-nous pendant les vacances, partageons de bons repas et des moments privilégiés avec notre famille, nos amis et notre prochain, profitons de cette pause et du beau temps avant la reprise du travail et des routines de la rentrée. Surtout réjouissons-nous de tout notre cœur dans le Seigneur en le remerciant de tous ses bienfaits.

Sheila Hopma, catéchète et prédicatrice

7 août 2022

Ézéchiel 33:10-16 Le méchant qui revient à Dieu

Hébreux 11:1-19 C'est par la foi

Luc 12:32-48

Nous sommes à la recherche de modèles :

Aujourd'hui, bien plus qu'hier, dans de nombreux domaines, il est exigé de certains qu'ils se comportent comme des modèles en société. On attend par exemple des sportifs de haut-niveau qu'ils aient une vie irréprochable. On pense que leur exposition médiatique, leurs revenus très confortables les obligent et les engagent à être des exemples pour d'autres jeunes et mêmes des adultes. Souvenez-vous, le coup de boule, de Zidane, insupportable ! C'est aussi le cas des responsables politiques, des chefs d'entreprises, des comédiens bien connus et j'en passe. L'Église n'est pas en reste. L'éthique exigée des uns n'est pas toujours la même que celle attendue des autres fidèles. Certains s'en offusquent au nom de l'égalité entre tous les baptisés et d'autres y trouvent une juste lecture pour que la parole portée soit crédible. Alors y-a-t-il deux poids, deux mesures, ce qu'on appelle en théologie, la double éthique ?

Notre texte tel qu'il est découpé, commence par des paroles de grâce : *N'aie pas peur, petit troupeau ; car il a plu à votre père de vous donner le Royaume*, alors que dans le reste du texte et sa parabole, il est question de comportement éthique. A croire que quoique nous fassions, le Royaume nous est donné...

Mais ce n'est pas si simple. Dans ce qui suit, Jésus se montre au contraire très exigeant : Ne vous attachez pas aux choses, vendez vos biens, ne vous relâchez pas, soyez prêts, et cette parabole sur la vigilance.

61

A qui s'adressent ces paroles ? A nous ? A tous ?

Jésus est entouré de ses disciples les plus proches et de toute la foule de gens qui s'intéressent à son enseignement. Pierre se permet alors cette question : « Seigneur, est-ce à nous que tu adresses cette parabole, ou aussi à tous ? ». Portée par un apôtre qui s'est déjà illustré bien souvent comme le porte-parole de tous, aussi le plus gaffeur de tous... cette question est loin d'être anodine. Dans sa formulation même, elle présuppose le « Nous » des apôtres et le « Tous » des autres. Par cette question, Pierre pose, de fait, une différence entre les uns qui sont au bénéfice d'une plus grande responsabilité, là encore, des modèles, d'autres pourraient dire des saints, et les autres qui sont appelés à se laisser accompagner par les premiers.

La parabole est-elle une réponse à la question de Pierre?

On peut supposer que la parabole que Jésus propose à la suite de la question de Pierre est en forme de réponse. Pas sûr... Néanmoins, nous pouvons être interpellés par ce « nous » et ce « tous » mis en opposition ici ou en vis-à-vis. En même temps, comme toujours, une parabole est à la fois simple mais aussi toujours beaucoup plus complexe que ce qu'elle laisse entendre. Une parabole a pour vocation d'éveiller en nous notre imagination, de nous donner à penser.

Récompense/ Punition.

A travers la réponse de Jésus, j'entends quelque chose de l'ordre d'une part de la récompense. La récompense octroyée à l'intendant qui se sera montré fidèle. Sa récompense, c'est d'être déclaré bienheureux. Et d'autre part quelque chose de l'ordre de la punition. La punition que subira l'intendant inconséquent. Du coup, cela me met mal à l'aise, choqué d'imaginer la punition au cœur de l'Évangile. Je n'arrive pas à concilier ces deux termes qui me paraissent contradictoires : punition et évangile.

On voit l'idée du **mérite** montrer son nez. Encore une antinomie avec Évangile. Alors si je suis aussi mal à l'aise, c'est certainement qu'il convient de creuser un peu plus pour comprendre. Oui, l'Évangile nous dit la grâce de Dieu. Cette clé de lecture est toujours notre boussole. Mais, il est aussi vrai que, de tout concentrer sur cette boussole, nous passons à côté de la dimension de la loi évoquée et portée non seulement dans tout l'ancien testament mais aussi par Jésus lui-même. « Je ne suis pas venu abolir la loi, mais, l'accomplir ». C'est Jésus qui le dit dans son sermon sur la montagne. Matthieu 5, 17. Jésus le dit dans son discours inaugural de sa mission sur terre. Il y trace en quelque sorte sa feuille de route. Il prend tout de la loi. Jésus n'a pas parlé que de la grâce. Il nous parle aussi de la loi. Et c'est certainement cette dimension qui est ici évoquée. La loi expose le couple bien/mal. Certes ! Discerner ce qui est bien et ce qui est mal ne nous est pas toujours accessible. L'apôtre Paul écrit : « je ne fais pas le bien que je veux, mais je pratique le mal que je ne veux pas... » dans l'épître aux Romains 7, 19 et suivants. Et l'apôtre termine cette séquence en écrivant : « Misérable que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? ». Pour l'apôtre, vouloir le bien est à notre portée mais pratiquer le bien nous échappe. Nous ne pouvons pas faire l'économie de la loi dans nos comportements. La loi garde toute sa pertinence en ce qu'elle nous laisse *incapable par nous même de faire le bien* dit une liturgie ancienne et elle conduit à nous remettre entièrement à la grâce de Dieu. Du coup plutôt que tout concentrer sur l'Évangile de la grâce ou bien tout concentrer sur la loi de Dieu, il convient de laisser résonner en nous le couple Loi de Dieu – Évangile de la grâce.

Maintenir le couple LOI/EVANGILE

Jean Ansaldi dans un article publié en 1996, écrit : « Si l'Église cessait de s'inscrire dans le couple loi-évangile, elle se réduirait au statut peu glorieux de servante idéologique de la modernité ; elle serait condamnée à fournir sans cesse une caution religieuse à une culture qui ne ferait que la précéder sur la voie du toujours plus de jouissance. » Pris dans le tourbillon du monde, j'ignore parfois/souvent ce qui est bien et ce qui est mal. C'est ce qui révèle ma misère et qui me rend humble devant Dieu et devant les hommes. Ce n'est donc que par tâtonnements que nous avançons. C'est pourquoi garder vivant le couple Loi-Évangile est tellement intéressant pour que nous puissions avancer avec confiance. C'est la loi qui nous convainc de nos échecs. Dans sa parabole, j'entends Jésus éveiller en nous cette conscience. Il est possible de rater complètement sa mission parce qu'on n'a pas respecté les règles. Mais, il est aussi possible de la mener à bien.

La loi pose donc la question de la **responsabilité**. Il nous appartient d'être responsable face à ce qui nous est demandé. « *Est-ce à nous ou à tous que tu adresses cette parabole ?* » Selon la responsabilité qui est la nôtre, selon la mission qui nous est confiée, il est normal que le niveau d'exigence ne soit pas le même. Dire cela ne veut pas dire que tous les hommes et toutes les femmes ne sont pas égaux devant la loi. Mais, tous n'ont pas les mêmes devoirs. Nous sommes tous appelés à louer Dieu et intercéder pour le monde auprès de Dieu et nous sommes aussi appelés à parler de Dieu au monde et à se mettre au service des plus pauvres, chacun à son niveau et selon ses compétences.

Alors, deux poids, deux mesures ?

L'intendant qui est appelé à administrer les biens du Maître se doit de ne pas martyriser ses collègues, ne pas manger boire à leur dépend, s'enivrer, et avoir des comportements qui disqualifieraient sa fonction et rendraient inopérant son service.

Cela veut dire que, par exemple, « certaines fautes disqualifient des ministères de trésoriers, d'autres disqualifient des ministères de la prédication, d'autres disqualifient des ministères diaconaux, d'autres encore des ministères auprès des jeunes, etc. » (Jean Ansaldi). C'est bien cette exigence que Jésus développe dans cette parabole. Oui, tous nous sommes responsables

dans le cadre de la mission qui nous est confiée mais les exigences éthiques ne reposent pas sur tous de manière comparable. C'est en cela aussi que l'on discerne la force de la loi. Cela n'enferme personne et ne condamne personne à jamais. En corollaire, cela nous interdit de juger les faits et gestes des autres (en dehors de ce qu'en disent les lois de la République, je laisse cela aux magistrats). L'Évangile à son tour prend alors tout son sens. L'accueil inconditionnel dont nous gratifie le Christ peut alors être reçu à sa juste valeur. La promesse de Dieu en Jésus nous remet sans cesse debout et en marche. Ainsi, l'apôtre Paul dans l'extrait cité de l'Épître aux Romains écrit et nous pouvons le reprendre à notre compte : « Grâce soit rendue à Dieu par Jésus-Christ, notre Seigneur ». Oui, grâce lui soit rendu parce que la dernière chose que Jésus nous dit, c'est je t'aime !
Amen.

Stéphane Griffiths, prédicateur
(Largement inspiré des Notes bibliques et théologiques du site de l'EPUdF)

14 août 2022

Michée 7
Luc 12:49-53

Chers frères et sœurs en Christ,

Ce court passage de l'Évangile de Luc peut paraître obscur, voire quasi-scandaleux. Tout dépend d'où on le regarde.

J'ai choisi pour l'éclairer de le regarder depuis le livre du prophète Michée, et plus particulièrement du chapitre 7 qui vient aussi d'être lu. On aurait pu lire tout le livre, mais 7 chapitres, c'est un peu long.

Michée est un prophète du royaume du Sud, du royaume de Juda, de Jérusalem. Il parle aussi du royaume du Nord, du royaume d'Israël dont il annonce la fin par la prise de Samarie, qu'il a peut être connu. Il a prophétisé en même temps que le prophète Ésaïe, ou tout du moins l'auteur de la première partie du livre d'Ésaïe. À la même époque, Amos et Osée étaient prophètes dans le royaume du Nord. Tous, autant qu'ils sont, délivrent le même message, rappellent les mêmes exigences du Seigneur, de l'Éternel.

Les voici, dans la formulation de Michée au chapitre 6 : *Il t'a fait connaître, ô humain, ce qui est bon ; et qu'est-ce que le SEIGNEUR réclame de toi, si ce n'est que tu agisses selon l'équité, que tu aimes la fidélité, et que tu marches modestement avec ton Dieu ?*

Or c'est le non respect de ces exigences qui est dénoncé avec force par ces prophètes, avec comme manifestation évidente l'idolâtrie, le culte des Baals et Astartés et l'immoralité sous toutes ses formes, individuelles, sociales, éthiques.

Voici comment le prophète de l'exil, Ézéchiël, décrit cette situation qui était restée identique : *Tels sont les princes d'Israël : chacun use de sa force chez toi, pour répandre du sang.*

Chez toi, on fait peu de cas d'un père et d'une mère. Au milieu de toi, on commet des actes d'oppression contre l'immigré. Chez toi, on exploite l'orphelin et la veuve.

Tu méprises ce qui m'est consacré, tu profanes mes sabbats.

Il y a chez toi des gens qui calomnient pour répandre du sang. Chez toi, on mange sur les montagnes.

On commet des infamies au milieu de toi.

Manger sur les montagnes, c'était participer au culte des idoles, aux sacrifices païens.

Et la conséquence de cette immoralité, c'est la décadence morale, politique, économique et militaire. Les menaces de Dieu envers son peuple ne sont que l'avertissement de ce qui arrivera nécessairement si aucun retour en arrière, aucune repentance, ne se produit.

Mais, comme vous avez pu l'entendre à la fin du chapitre 7, le Seigneur fait part de paroles d'espérance, de paroles de grâce. Les condamnations, les conséquences de ce qui est appelé le péché du peuple ne seront pas définitives.

Qui est Dieu comme toi, qui pardones la faute et passes sur la transgression en faveur du reste de ton patrimoine ? Il n'entretient pas sa colère à jamais, car il prend plaisir à la fidélité.

Il aura encore compassion de nous, il piétinera nos fautes ; tu jetteras dans les profondeurs de la mer tous leurs péchés, tu témoigneras ta loyauté à Jacob, ta fidélité à Abraham, comme tu l'as juré aux jours de jadis à nos pères.

Mais pourquoi donc est-ce que je vous parle de ce prophète Michée, qui a vécu 7 siècles avant le Christ ? Tout simplement parce que le livre de ce prophète est cité plusieurs fois dans les Évangiles dont l'Évangile de Luc, et en particulier dans ce texte-ci, directement et indirectement. De plus, revenir à ce livre prophétique permet d'appréhender ce passage un peu obscur sous un nouvel éclairage.

On trouve en particulier l'annonce au chapitre 5 de ce même livre de Michée que celui qui libérera le peuple sortira de Bethléem, citation que l'on retrouve dans l'épisode des mages dans le texte de Matthieu.

Dans les quelques versets de Luc de ce matin, on retrouve justement de ce dernier chapitre de Michée l'annonce des divisions dans les familles.

Car le fils rabaisse le père, la fille se dresse contre sa mère, la belle-fille contre sa belle-mère ; chacun a pour ennemis les gens de sa propre maison.

Et je ne reprendrai pas tous les exemples que le prophète donne des conséquences de l'oubli, du mépris devant la volonté de Dieu pour son peuple.

Parmi ces conséquences, Michée utilise une image que l'on retrouve ailleurs et qui nous ramène à la première des paroles de Jésus dans ce passage de l'Évangile.

Au verset 4 : *Le meilleur d'entre eux est comme une ronce, l'homme droit pire qu'un buisson d'épines.*

On comprend bien qu'il s'agit d'une allusion aux infidèles du peuple, mais si on prend un verset proche dans Ésaïe 10 : *La lumière d'Israël deviendra un feu, et son Saint une flamme qui brûlera et dévorera ses épines et ses ronces en un seul jour ;*

66 On trouve un passage semblable chez 2 Samuel 23 : *Mais les gens sans morale sont tous comme les chardons que l'on rejette, que l'on ne prend pas avec la main ; l'homme qui les touche s'arme d'un fer ou d'un bois de lance ; ils seront jetés au feu sur place.*

Et même dans le Nouveau Testament, l'épître aux Hébreux reprend l'image au chapitre 6 :

En effet, lorsqu'une terre abreuvée de pluies fréquentes produit des plantes utiles à ceux pour qui elle est cultivée, elle a part à la bénédiction de Dieu.

Mais si elle produit des épines et des chardons, elle s'avère sans valeur ; elle est en passe d'être maudite, et elle finit par être brûlée.

On retrouve ici le feu, le feu purificateur. Il s'agit donc de ce feu que Jésus est venu jeter sur la terre, sur cette terre où se sont développés ronces, chardons et épines.

Mais dans ce verset, les temps grammaticaux ont posé des problèmes aux traducteurs, qui les ont diversement résolus.

Jésus est venu jeter le feu sur la terre. C'est une action passée. Et ensuite : Je veux, un présent, et non pas je voudrais, un souhait. Mais après : déjà il a été allumé, à nouveau du passé.

Résultat, ce feu, ce feu purificateur, cet incendie moral est déjà en action, et Jésus dit qu'il l'a jeté, et qu'il est vraiment allumé, déjà. Ce feu n'est donc pas à attendre, même au moment où Jésus prononce ses paroles selon Luc. Le mal est déjà à l'action dans le monde, sur la terre, et il alimente ce feu comme un vent permanent et tourbillonnant, tant qu'il reste des ronces et des épines à brûler.

Je vais maintenant passer à la deuxième parole de Jésus. Mot à mot : *D'un baptême en effet j'ai à être baptisé et combien je suis pressé jusqu'à ce qu'il soit accompli.*

L'interprétation la plus courante fait référence à la croix, comme ce baptême par lequel le Christ doit encore passer. Mais il me semble qu'on passe à côté de quelque chose de plus

profond, de plus total. Un indice est le mot traduit pas accompli. Il indique une idée de complétude, de totalité, d'achèvement. Ce qui laisse entendre qu'il est déjà entamé. C'est dans l'incarnation que commence ce baptême, dans son immersion dans la nature humaine, dans tout ce qu'elle comporte. Et cette immersion le presse, l'opprime, le serre dans ses entrailles. Il vit ce qu'est la nature humaine, il l'expérimente, sans péché certes, mais son immersion dans la vie humaine est certaine. Elle ne devient complète que sur la croix, là où, comme un homme d'épine et de ronce, lui sans péché, il traverse la mort, celle de l'immoralité, de l'infidélité, lui le juste, lui le fidèle. C'est alors que son incarnation, son immersion, son baptême dans l'humanité est accompli, totalement, complètement.

En passant à travers ce feu, à travers ce baptême, cette immersion, Jésus le Christ est bien celui qui apporte le salut annoncé, porte l'espérance annoncée par les prophètes. Et pourtant, il ne donnera pas la paix sur la terre, dans la terre, dans l'humanité. Non, il portera la division, la contradiction.

En fait, rien de nouveau. Le message des prophètes avait entraîné cette même division, cette même contradiction. Parce que ce message, toujours le même, cette annonce est souvent une remise en cause de pratiques, d'attitudes, de principes. Et cette remise en cause est refusée. Le message est refusé. Et ceux qui l'acceptent, ceux qui se laissent retourner, ceux-là sont alors identifiés comme des empêcheurs d'immoralité et sont par le seul fait de leur attitude dissidente une accusation silencieuse sinon éloquente. Syméon dans le Temple au moment de la présentation de Jésus l'avait bien décrit à sa mère : *Celui-ci est là pour la chute et le relèvement de beaucoup en Israël, et comme un signe qui provoquera la contradiction — et, toi-même, une épée te transpercera — de sorte que soient révélés les raisonnements de beaucoup.*

Il est tellement de sujets qu'il est souvent préférable de ne pas aborder en famille : politique, religion, vaccins. On dit que le Diable se cache dans les détails. Il y a tant de choses où la nature humaine peut manifester ce qu'elle est vraiment. C'était vrai au temps de prophètes et ça l'est encore aujourd'hui.

La prophétie de Malachie que les chrétiens ont repris en parlant de Jésus le Christ dit : *Il ramènera le cœur des pères vers les fils et le cœur des fils vers leurs pères, de peur que je ne vienne mettre à mal le pays en le frappant d'anathème.*

On retrouve bien ici, chez Luc le même message que chez Michée. D'un côté les épines, le feu et la division, de l'autre la promesse d'un sauveur manifestée en Christ.

Mais alors, qu'en est-il de la paix appelée au jour des Rameaux : *Béni soit celui qui vient, le roi, au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel et gloire dans les lieux très hauts !* Et celle promise par les anges aux bergers de Noël : *Gloire à Dieu dans les lieux très hauts, et, sur la terre, paix parmi les humains en qui il prend plaisir !*

Pour cela, il faut se rappeler des paroles que Jean rapporte dans son Évangile : *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. Moi, je ne vous donne pas comme le monde donne.*

Il faut savoir. Il donne la paix ou il ne la donne pas. Il divise ou il rassemble. Il est venu après les prophètes appeler à la repentance, au retournement, au demi-tour. Mais cela n'est possible que par la grâce, par l'action de Dieu, de son Esprit. Seule la grâce permet la fidélité. Jésus a dans sa chair été immergé dans la nature humaine. Il est le seul à pouvoir donner cette paix. Cette paix se reçoit. Il la donne. Il la donne à ceux qui

dépassant leur nature humaine se laissent porter par la foi, par l'espérance, par l'amour que seuls cette grâce reçue permet de vivre.

L'Évangile n'a jamais dit que "tout le monde il est beau, tout le monde il est gentil". Toutes les Écritures, la Torah, les prophètes, les psaumes, les Évangiles et les écrits des apôtres, toutes nous le disent. Sans la puissance de Dieu, il est impossible de mettre en pratique la loi de Dieu comme l'a formulée Michée : *Il t'a fait connaître, ô humain, ce qui est bon ; et qu'est-ce que le SEIGNEUR réclame de toi, si ce n'est que tu agisses selon l'équité, que tu aimes la fidélité, et que tu marches modestement avec ton Dieu ?*

Et cet appel des prophètes et des apôtres et de l'Église à leur suite a tout au long de l'histoire suscité deux types de réactions : le refus et le rejet ou alors l'acceptation et l'accueil. Il y a aussi une troisième possibilité qui est une variante de la première, ce que les prophètes ont aussi dénoncé comme le péché de Jéroboam : "je mets la loi et le commandement à ma sauce. Ce qui m'évite la nécessité de la remise en cause". Mais cela aussi produit des ronces et des épines.

McDo disait : "venez comme vous êtes".

L'Évangile dit aussi : "venez comme vous êtes, mais repartez transformés". J'oserai dire : "repartez libérés, délivrés".

Amen.

Philippe Cousson, prédicateur

21 août 2022

Luc 13:22-30

- 22 *Il passait par villes et villages, enseignant et faisant route vers Jérusalem.*
- 23 *Quelqu'un lui dit : "Seigneur, n'y aura-t-il que peu de gens qui seront sauvés ?" Il leur dit alors :*
- 24 *"Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et ne le pourront pas.*
- 25 *"Après que le maître de maison se sera levé et aura fermé la porte, quand, restés dehors, vous commencerez à frapper à la porte en disant : Seigneur, ouvre-nous, et qu'il vous répondra : Vous, je ne sais d'où vous êtes,*
- 26 *"alors vous vous mettrez à dire : Nous avons mangé et bu devant toi, et c'est sur nos places que tu as enseigné ;*
- 27 *et il vous dira : Je ne sais d'où vous êtes. Éloignez-vous de moi, vous tous qui faites ce qui est injuste.*
- 28 *"Il y aura les pleurs et les grincements de dents, quand vous verrez Abraham, Isaac et Jacob, ainsi que tous les prophètes dans le Royaume de Dieu, et vous jetés dehors.*
- 29 *Alors il en viendra du levant et du couchant, du nord et du midi, pour prendre place au festin dans le Royaume de Dieu.*
- 30 *"Et ainsi, il y a des derniers qui seront premiers et il y a des premiers qui seront derniers."*

*

69

Voilà une parole terrible, donnée comme inaugurant le jour du Royaume de Dieu et de sa porte — étroite, et désormais fermée !... Opposée à la porte large, selon Matthieu (Mt 7, 13).

Parole donnée en « vous ». Adressée donc au lecteur de l'Évangile, à chacune et chacun de nous qui lisons, donc, en réponse à la question « *Seigneur, n'y aura-t-il que peu de gens qui seront sauvés ?* »

Une parole annoncée comme devant entrer dans l'histoire. Quand ? Lors d'une des dates terribles dont est constellée l'histoire ? Et pourquoi pas une date apparemment anodine ? Les événements du Nouveau Testament ont alors totalement échappé à la « grande Histoire », aux « grands médias » — : la date de la porte fermée aurait tout d'une date anodine, comme une date qui signe pourtant la disparition des témoins de la parole de la grâce, par exemple. Quand les témoins se raréfient autant que la fréquentation régulière des temples... temples où sont censés se trouver les témoins — non ?

Face à la porte étroite dont parle Jésus — on a, selon Mt 7, 13, la porte large : *large est la porte, spacieuse est la voie qui mènent à la perdition, et il y en a beaucoup qui entrent par là.* Quelques citations des Évangiles et de Jésus pour illustrer le propos :

Une grande foule suivait Jésus, parce qu'elle voyait les signes qu'il opérait. (Jn 6, 2)

Plus loin : *Jésus leur répondit : En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des signes, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés.* (Jn 6, 26)

Quel signe fais-tu donc, lui dirent-ils, afin que nous le voyions, et que nous croyions en toi ?
(Jn 6, 30)

Plusieurs crurent en son nom, voyant les signes qu'il faisait. Mais Jésus ne se fiait point à eux, parce qu'il les connaissait tous, et parce qu'il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage d'aucun homme ; car il savait lui-même ce qui était dans l'homme. (Jn 2, 23-25)

Comme le peuple s'amassait en foule, il se mit à dire : Cette engeance est méchante ; elle demande un signe ; il ne lui sera donné d'autre signe que celui de Jonas. (Lc 11, 29) — Jonas qui n'ayant accompli aucun signe, a été lui-même le signe, que les Ninivites ont su voir, comme Jésus lui-même sera lui-même le signe.

Rien de spectaculaire à voir, rien qui fascine les foules, qui déçues de cette absence de spectaculaire, crieront *crucifié*. *Jésus ne se fiait point à eux, car il savait lui-même ce qui est dans l'homme.*

*

Retrouvons notre question : « *Y a-t-il que peu de gens qui seront sauvés ?* » demandait-on à Jésus — qui n'a pas répondu à cette question... « *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car beaucoup, je vous le dis, chercheront à entrer et ne le pourront pas.* » Voilà sa réponse ! « *Après que le maître de maison se sera levé et aura fermé la porte, quand, restés dehors, vous commencerez à frapper à la porte en disant : Seigneur, ouvre-nous, et qu'il vous répondra : Vous, je ne sais d'où vous êtes* »...

70

*

« *On ne s'attroupe qu'autour des vendeurs d'illusions, en philosophie comme en tout. Le vide se fait toujours autour de celui qui ne s'abaisse pas à proposer.* » (Cioran, *Cahiers*, p. 276)

Et voilà que l'Église cherche à proposer choses et autres — ce que Jésus n'a pas fait. Elle n'a qu'un sens : lui.

L'Église oublieuse de ce qu'elle est, cherche à imiter les assembleurs de foules. Oubliant le fond de sa réalité, de l'appel de celui qui s'est méfié des foules. Imitation de “ce qui marche” (ou qui est censé “marcher”) jamais vraiment couronnée de succès, ou alors bien provisoirement (sachant qu'il y a aussi des temps Gédéon, où il s'agit de diminuer le nombre des témoins — Juges 7, 2). Oubliant que l'original du succès sera finalement préféré à la copie. Je pense à ces Églises à grand succès qui ont un temps attiré les foules avant de se fourvoyer de promesses de miracles en théologies de l'abondance ou de la prospérité — puis actuellement de commencer à décliner (selon les études sérieuses menées aux USA), quelques décennies après le début du déclin des Églises historiques, qui ont tenté contre cela d'imiter à la fois les modes de la société ambiante, et les méthodes, la forme, des Églises-spectacle.

Or ce n'est pas cela que l'Église est appelée à rechercher ou à faire rechercher.

L'Église n'a pas de scène. Sur scène, il y a du spectacle. Le spectacle est parfaitement légitime, mais ce n'est pas la vocation et le rôle de l'Église.

L'Église n'a pas de spectacle, elle a un culte ;

dans le spectacle il y a une exposition, dans le culte il y a une reddition.

L'Église n'a pas de stars, elle a des serviteurs :
les stars éblouissent, les serviteurs obéissent.
L'Église n'a pas de fans, elle a des disciples ;
les fans applaudissent et flattent, les disciples apprennent et continuent.
L'Église n'a pas d'artistes, elle a des ministres (i.e. serviteurs et servantes),
les artistes se mettent en scène, les ministres servent.
L'Église n'a pas de public, elle a des adorateurs ;
nous sommes l'Église et nous ne donnons pas un spectacle,
nous offrons un culte à Dieu ;
le public assiste et réagit, les adorateurs se prosternent et se donnent.
Que le Christ Jésus soit au-dessus et en tous.

Quand l'Église oublie ce qu'elle est, la porte s'ouvre à tous les dévoiements, tout particulièrement aux dévoiements au nom de Dieu. Actualité : tentative d'assassinat d'un au écrivain nom de Dieu... (certes pas au nom du Dieu dont témoigne l'Église ! Mais...)

Dernières décennies du XXe siècle : Le juge a demandé à l'homme qui a tenté d'assassiner le défunt écrivain égyptien Naguib Mahfouz :
« Pourquoi avez-vous poignardé Naguib Mahfouz ? »
Le terroriste a déclaré : « À cause de son roman - *Les enfants de notre quartier* ».
Le juge lui a demandé : « Avez-vous lu ce roman ? »
Le criminel a dit : « Non ! »

Quelques années avant, un autre juge demandait au tueur de l'ancien président égyptien Anouar Sadate :
« Pourquoi avez-vous tué le président Sadate ? »
Réponse : « Parce qu'il était laïque ! »
Le juge a alors demandé : « Que signifie laïque ? »
Et le tueur a dit : « Je ne sais pas ! »

Un autre juge a demandé, env. 10 ans après, à l'homme qui a tué l'écrivain égyptien Faraj Fouda : « Pourquoi avez-vous assassiné Faraj Fouda ? »
— « Parce que c'est un infidèle ! »
Le juge lui a demandé : « Comment saviez-vous qu'il était infidèle ? »
— « D'après les livres qu'il a écrits ».
Le juge a dit : « Lequel de ses livres vous laissait croire qu'il était infidèle ? »
Le terroriste : « Je n'ai pas lu ses livres ! »
Le juge : « Comment ? »
Le terroriste : « Je ne sais ni lire ni écrire ! »

On pense bien sûr aujourd'hui à la tentative d'assassinat de l'écrivain Salman Rushdie, envoyé aux gémonies par tant de ceux qui n'ont pas lu son œuvre. Ironie de l'histoire : c'est grâce à la fatwa contre lui que, comme tant d'autres, je me suis procuré le roman incriminé... Effet imprévu de la sentence. Ironie mordante : après la récente tentative d'assassinat de l'auteur les ventes de son livre s'envolent à nouveau.

La haine ne se propage jamais par la connaissance. Elle se propage toujours par ignorance. Il s'agit de cesser de juger et condamner autrui, la foi d'autrui, sa spiritualité, ses œuvres ou que sais-je d'autre, sur la base de préjugés qui nous empêchent de vraiment entendre — et cela vaut en premier lieu pour le message de l'Évangile.

Or c'est cela le débouché de la porte large : ressentiment face au manque de succès, de pouvoir, d'éloges, et autres choses de cet acabit. Jésus avait prévenu : *Les rois des nations les maîtrisent, et ceux qui les dominent sont appelés bienfaiteurs. Qu'il n'en soit pas de même pour vous.* (Luc 22, 25-26)

C'est cela la porte étroite...

Et aujourd'hui ? La nuit s'est épaissie. Une porte fermée : « *Éloignez-vous de moi, vous tous qui faites ce qui est injuste.* » — « *Vous verrez Abraham, Isaac et Jacob, ainsi que tous les prophètes dans le Royaume de Dieu, et vous jetés dehors. Alors il en viendra du levant et du couchant, du nord et du midi, pour prendre place au festin dans le Royaume de Dieu. Et ainsi, il y a des derniers qui seront premiers et il y a des premiers qui seront derniers.* »

Voilà Dieu qui seul peut faire ce que ne n'avons pas su faire. Voilà un salut à une tout autre mesure, et qui laisse pourtant le goût amer de toutes nos poursuites de succès ou de pouvoir, et d'imitation de ceux qui semblent en avoir, puis de tous nos échecs et nos injustices, pour laisser place au seul roc de la promesse : « *il en viendra du levant et du couchant, du nord et du midi, pour prendre place au festin dans le Royaume de Dieu.* » La promesse de Dieu, par la foi seule : telle est ainsi la porte étroite où il nous faut passer, par laquelle seule le salut est possible. La foi seule. Cette porte qui s'ouvre encore aujourd'hui. Car c'est aujourd'hui le jour du salut...

Roland Poupin, pasteur

28 août 2022

Hébreux 12:18-24

Chers frères et sœurs en Christ,

Ce passage, dont l'interprétation peut paraître évidente à qui a déjà lu des commentaires, m'a amené à cette question : quels sont notre image de Dieu, notre regard sur lui, ou notre volonté de regarder ailleurs ?

J'avais trouvé quelque part cette formule que j'ai retenue : "Dieu, je n'y crois pas, Dieu merci !"

La vraie question, souvent éludée serait : qui est ce Dieu auquel je crois ou auquel je ne crois pas ? Et les chrétiens pourraient être conduits, s'ils posaient la question, à répondre à leur interlocuteur : "ce Dieu auquel tu ne crois pas, je n'y crois pas non plus."

Je vais essayer de voir quelques situations. "Je ne crois pas en Dieu, parce que je n'en ai pas besoin pour expliquer le monde. Je n'en ai pas besoin pour conduire ma vie. Une compréhension matérialiste du monde suffit à le comprendre et à établir une morale." Cette position est assez fréquente. Mais elle me semble être un évitement. Je pencherais plutôt vers un autre mode de raisonnement sans doute inconscient : "Je refuse de croire en Dieu, en ce Dieu là, parce que cela remettrait en cause ma façon de vivre."

Mais la question devrait être mieux posée. Qui est ce Dieu qui est nié, refusé ? Est-ce le même Dieu auquel nous autres chrétiens croyons ?

73

Le texte d'aujourd'hui nous donne deux images : un Dieu terrible et un Dieu accueillant.

Mais il est d'autres perceptions de Dieu :

Un Dieu absent, oisif, parti après la création, en jargon "Deus otiosus" qui n'est pas concerné par le sort de l'humanité. Alors certaines religions cherchent des intermédiaires, esprits, démons, anges, etc.

Pas très loin, il y a le Dieu horloger des Lumières, le grand Ordinateur, l'Être suprême, peut-être un peu plus proche.

Beaucoup plus contemporain, le Dieu que je me bricole à ma convenance, à la carte, un Dieu d'amour, de liberté, un Dieu politique de droite ou de gauche. Et l'offre est grande pour choisir des pièces d'occasion parmi les diverses religions, spiritualités et philosophies. On se constitue son propre patchwork, qui ne soit pas gênant aux entournures.

Avant notre passage d'aujourd'hui, il y a eu le chapitre 11, très connu : "C'est par la foi que...". Après cette énumération stimulante arrive notre chapitre 12 qui incite à la persévérance et avertit du risque de chute. Après le texte d'aujourd'hui l'épître aux Hébreux avertit à nouveau : "Attention à ne pas tomber" et encore : "Notre Dieu est un feu dévorant".

Revenons au début de notre texte, dont une lecture rapide peut indiquer les caractéristiques de Dieu, d'un Dieu terrible, de feu, d'ouragan. Mais pourquoi un tel Dieu fait-il peur, fait-il trembler ? Tout simplement parce que je me connais, parce que je sais ce que je vaudrais, parce qu'en moi une conscience morale m'indique que je suis loin de la perfection, et parce que je

perçois en ce Dieu menaçant à la fois un juge et un bourreau. Mais ce n'est que le début du passage, la première moitié du diptyque.

Ce double tableau met en vis-à-vis deux images dont les références si elles ne sont pas toujours explicites sont certaines : le Sinaï et Sion.

Le Sinaï n'est pas mentionné, ni même qu'il s'agit d'une montagne, même si des manuscrits plus tardifs ont rajouté le mot, repris par beaucoup de traductions. Mais les images associées sont clairement liées à la révélation à Moïse sur la montagne en Exode 19. Le feu et les ténèbres font aussi penser à Dieu accompagnant son peuple dans la colonne de feu la nuit et de nuée le jour. Le mot traduit le plus souvent par trompette est celui que la version grecque de l'Exode utilise pour le shofar, cette corne de bélier utilisée dans la liturgie juive.

Mais, tout ce bruit et cette fureur, tout cela n'était pas palpable. Comment donc un animal aurait pu toucher cela ? Quelle était cette peur, cette terreur ? On trouve dans cette description deux mots dont le sens est proche, voire équivalent, mais dont ce sens est double, à la fois parole et chose, qui s'entend et qui existe. On ne peut pas la toucher, mais elle nous touche. C'est elle qui peut purifier par le feu, renverser par l'ouragan.

Ce que Moïse et le peuple a vu, a ressenti, c'était proprement une théophanie, comme un spectacle où Dieu se révèle, où il se manifeste. Mais cette représentation n'était que partielle, même si elle était réelle et certaine.

Ce n'est pas de ce premier lieu, de bruit et de fureur, qu'il est dit que les destinataires de l'épître se sont approchés, mais d'une autre montagne (cette fois-ci le mot y est). Ce verbe indique qu'ils en étaient loin et que maintenant ils en sont près. C'est la racine qui a donné le mot "prosélyte", celui qui s'est approché.

Non seulement ils se sont approchés de la montagne de Sion, Jérusalem, mais le texte précise, que là non plus il ne s'agit pas d'un lieu physique puisque qu'il s'agit de la Jérusalem céleste, de la ville du Dieu vivant, avec les anges en fête, l'assemblée des croyants, l'Église, le juge de tous c'est-à-dire Dieu, des justes accomplis, du médiateur d'une alliance neuve c'est-à-dire Jésus et du sang répandu.

Même si on pourrait penser qu'il y a une ressemblance entre les deux scènes, l'ambiance est tout autre. Ici pas de terreur mais la confiance. Ici les bruits sont des bruits de fête. Ici les paroles (une troisième racine) ne sont plus des paroles de menaces comme le sang d'Abel qui appelle à la vengeance, mais une parole de médiation, une parole de grâce.

Après le récit d'Abel, le symbole du sang est fort. Il marque l'alliance avec Abraham, l'alliance avec le peuple avec l'agneau de la Pâque et les rites institués, et enfin l'alliance neuve avec le sang répandu du Christ, qui comme celle avec Abraham concerne tous les peuples.

Pour beaucoup de commentateurs, ce passage indique l'opposition entre la loi et la grâce, la loi marquée par le Sinaï et Moïse et la grâce par la Jérusalem céleste et Jésus. Mais est-ce si clair ? Ne s'agit-il pas plutôt de deux manifestations de Dieu, parallèles et complémentaires ? Mais, et surtout, de deux manières de voir, d'entendre, de comprendre qui est Dieu ?

On retrouve un schéma semblable dans les prophètes et dans les Psaumes : un avertissement,

une annonce des conséquences de l'oubli de l'Alliance et aussi une promesse toujours renouvelée.

Au cours de l'histoire de l'annonce de l'Évangile, on retrouve ces deux types de discours : Le pécheur dans les mains d'un Dieu en colère et le pécheur entre les mains d'un Dieu aimant. Mais en fait, s'ils paraissent contradictoires, ces deux discours, ces deux prédications ne s'entendent pas l'une sans l'autre.

Si on ne garde que le bruit et la fureur, la menace et la colère, le feu et les ténèbres, on passe à côté de la grâce justement.

Si on ne garde que la promesse, la joie, la communion on oublie les conséquences des échecs, des chutes, qui se rappelleront à notre mauvais souvenir si on ne les rejette pas.

Cette nécessité de s'approcher de la montagne de Sion spirituelle, de la Jérusalem, du Dieu amour et justice pour vivre dans sa joie conduit inévitablement à ne pas éviter Dieu, à entendre aussi les avertissements.

Ne considérer que le bruit et la fureur de Dieu, trembler et se cacher loin de son œil, c'est rester dans un esprit où règne la vengeance, ou la séparation est maintenue par justement cette image du Dieu terrible, du feu ardent, du seul son de la trompette menaçante, c'est refuser qu'une parole puisse être apaisante, réjouissante, que la trompette puisse sonner la victoire sur le mal, le triomphe de l'Alliance divine, de cette Alliance neuve qui est aussi l'Alliance éternelle.

Qui est donc ce Dieu que nous célébrons chaque semaine, que nous méditons régulièrement, qui nous accompagne chaque jour ? Est-ce un Dieu qui nous poursuit chaque instant comme un réseau de caméras auquel rien n'échappe ou est-ce un Dieu qui ne nous abandonne pas même dans les difficultés, qui nous mène vers notre accomplissement ? S'il n'était pas aussi le deuxième, le premier serait insupportable, comme le serait toute injonction de sa part.

Quand tu ouvres le diptyque, n'en reste pas à l'image du Dieu menaçant, prends aussi l'image du Dieu vivant.

Comme le disait Josué : "Choisis la vie, afin que tu vives".

Amen

Philippe Cousson, prédicateur

4 septembre 2022

Luc 14:25-33

Le mot Évangile, vous le savez, signifie : annonce d'une bonne nouvelle, annonce d'un événement heureux ; et proclamer l'Évangile, c'est annoncer la grâce de Dieu, annoncer le pardon, annoncer l'espérance. C'est faire une annonce joyeuse.

L'évangile de Luc qui nous est proposé aujourd'hui n'est pas, à première vue, particulièrement gai ni réjouissant, c'est le moins que l'on puisse dire. C'est un texte qui paraît dur, qui semble opposer la fidélité à Jésus à l'amour des hommes, et semble nous tracer un chemin impossible à suivre, en contradiction avec tout ce que nous souhaitons entendre, et qui peut nous sembler accablant en cette période encore estivale.

Et justement, parce que j'ai l'esprit encore un peu en vacances, et puis aussi pour adoucir ce récit, j'ai eu envie de repartir en arrière sur les chemins de montagne où nous étions avec Maguy il y a un peu plus d'un mois.

Parce que c'est à une marche sur un chemin de montagne que Jésus nous convie, une marche sur un chemin difficile, mais qui nous permet de nous élever, de prendre de l'altitude, de nous rapprocher du Ciel.

Il nous invite à le suivre sur la voie qui mène au Père, sur la voie qui monte vers Dieu.

Et sur ce chemin, il se propose d'être notre guide, et nous demande d'être ses disciples.

Mais il nous prévient des difficultés et des pièges du chemin. Et il le fait en quatre exhortations.

Quand on fait une marche en montagne, et qu'on veut atteindre un sommet, il faut respecter un certain nombre de principes de base, sinon l'excursion peut tourner à l'échec ou à la catastrophe. Et j'ai retenu quatre de ces principes :

→ D'abord, avant de prendre le départ d'une randonnée en montagne, il faut d'abord réfléchir ; réfléchir à l'itinéraire à emprunter, aux pièges qu'il comporte, et savoir apprécier ses forces, ses capacités physiques et mentales, et ses limites, pour adapter la course à ces capacités pour pouvoir atteindre le but que l'on s'est fixé. Prendre en compte par exemple les années qui passent, et se dire que les sommets du Massif Central sont devenus suffisamment élevés et qu'il n'est plus besoin d'aller dans les Alpes pour marcher.

→ Parce que le chemin qu'il nous propose est difficile, Jésus nous invite à réfléchir, à ne pas foncer tête baissée dans n'importe quelle action inconsidérée sans prendre en compte et nos forces, et les conséquences éventuelles de nos actes.

Comme dans les deux exemples de l'homme qui veut bâtir une tour ou du roi qui veut partir en guerre, il nous demande d'abord de nous asseoir pour réfléchir.

Commencer par nous asseoir pour calculer, pour juger du meilleur chemin, pour voir si l'on est capable d'aller jusqu'au bout de sa construction, capable de remporter le combat que l'on veut mener.

Cet aspect calculateur peut nous paraître un peu surprenant, un peu mesquin, car on a toujours tendance à opposer les élans du cœur et de la foi à la raison et au bon sens. Mais être chrétien c'est aussi croire que Dieu nous a dotés d'une intelligence, et c'est lui faire insulte que de ne pas utiliser cette intelligence.

Participer ici-bas à l'avènement du Royaume de Dieu, c'est participer à une construction, et pour réaliser une construction, il faut y mettre du cœur, mais aussi faire preuve de réalisme et de clairvoyance.

→ En second lieu, si l'on veut atteindre le sommet, il faut éviter de s'encombrer de choses inutiles qui vous alourdissent et qui peuvent gêner votre progression, pour ne garder, ne porter que l'essentiel. Il faut faire un tri entre ce qui est vraiment indispensable pour s'alimenter, se protéger du froid ou du soleil etc. et ce qui peut paraître utile mais qui finalement se révélera être un frein à la progression ou même pourra mettre en péril le randonneur, et qu'il faut savoir laisser à la maison même si c'est à regret.

→ Parce que la route est longue et laborieuse, parce qu'il y a des passages périlleux, Jésus nous invite à ne pas nous encombrer de choses inutiles :

"Quiconque ne renonce pas à tout ce qui lui appartient ne peut être mon disciple" dit-il.

Renoncer, c'est d'abord être capable d'établir une hiérarchie des valeurs.

Savoir différencier, dans nos vies, ce qui est essentiel de ce qui est tout à fait secondaire, pour pouvoir dans les moments décisifs consacrer toutes nos forces à ce qui a vraiment de l'importance.

Les biens dont parle Jésus ne sont pas en eux-mêmes répréhensibles, il n'y a pas de honte à aimer les bonnes choses, à essayer de vivre dans des conditions satisfaisantes, ou à utiliser les potentiels extraordinaires que nous offrent les techniques modernes pour améliorer nos conditions de vie. Mais Jésus nous rappelle qu'il y a toujours un risque ; d'abord de devenir esclaves de ces biens matériels et de ces techniques, mais surtout un risque que ces biens deviennent un obstacle à notre relation à Dieu et à l'autre,

Un risque que, obnubilés par la contemplation et la défense de ce que nous possédons, nous perdions de vue ce qui fait la vraie valeur de nos vies, que nous soyons encombrés, incapables d'avancer sur le chemin qui nous élève vers le Royaume.

78

→ Troisièmement, il faut savoir que le chemin peut être parfois rude et malaisé, et que la randonnée demandera des efforts. Il faut donc s'armer de courage, serrer les dents, surmonter sa fatigue, ses doutes et quelquefois son inquiétude et ne pas renoncer au premier obstacle en se disant que finalement on est mieux chez soi dans son petit confort douillet, loin des sommets.

→ Jésus nous prévient que le chemin qu'il nous invite à suivre peut être difficile et qu'il nous faut nous armer de courage, "porter notre croix".

Suivre Jésus, implique des choix souvent exigeants et des attitudes souvent en opposition avec la philosophie du monde dans lequel nous vivons.

Les valeurs qu'il prône n'ont rien à voir avec celles qui régissent notre société.

Le culte de l'argent, le culte du profit et de la rentabilité, les principes de l'économie triomphante, l'exploitation des plus faibles ne sont pas compatibles avec son enseignement.

Jésus nous demande d'avoir le courage d'affirmer notre fidélité aux valeurs de l'Évangile, d'oser dire nos convictions, sans ostentation, sans prétention, mais avec confiance et détermination, même si parfois cela nous coûte et nous semble difficile.

Il nous demande d'assumer pleinement nos choix.

→ Et puis, enfin, une fois préparés, il faut partir sur le chemin de la randonnée, et pour cela, Il faut quitter son chez soi, regarder plus loin que son environnement immédiat et fixer son regard sur le but à atteindre sur le sommet à gravir.

→ Et c'est là, au tout début de la lecture d'aujourd'hui, que l'évangile de Luc nous assène cette phrase si difficile à entendre, en fait inacceptable pour nous : " Jésus leur dit : Si

quelqu'un vient à moi et ne déteste pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères, ses sœurs et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple."
Et il semble que le texte grec utilise le mot « haïr », ce qui est encore pire.

Alors d'autres traductions ont essayé d'adoucir ces paroles en remplaçant le mot détester par préférer ou aimer plus, et c'est aussi la version que l'on trouve dans l'évangile de Matthieu. Il n'empêche, c'est une phrase terrible si l'on pense que Jésus s'oppose aux liens que les hommes peuvent avoir entre eux, surtout au sein de leur propre famille. Une phrase en totale contradiction avec son enseignement habituel, souvenez-vous : Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée. C'est le premier et le plus grand commandement. Et voici le second, qui lui est semblable : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.

Alors pour suivre Jésus il faudrait opposer Dieu à son prochain, à sa famille !!

Beaucoup de groupes religieux, au cours de l'histoire et encore maintenant, ont au nom de ce texte-là, coupé, divisé des familles, comme si la séparation d'avec celle-ci était un préalable à la foi en Jésus Christ.

Alors je ne me lancerai pas dans des explications tarabiscotées pour justifier la violence de ce texte, je dirai simplement que cette phrase peut nous amener à réfléchir sur le sens de nos familles, et plus largement de toute communauté.

Dans toute famille, dans toute communauté, il y a toujours un risque de repli sur soi, de fermeture au monde extérieur, de cocooning. Et la famille, la communauté, peuvent alors devenir quelque chose d'étouffant qui enferme l'individu, le prive de sa liberté, et l'empêche de voir plus loin.

Jésus nous dit que pour être son disciple, il ne faut pas se satisfaire de son petit univers sécurisant, mais qu'il faut regarder plus haut, regarder vers le sommet de la montagne. Alors si notre regard est tourné plus haut, vers Dieu, le regard que nous aurons les uns sur les autres pourra être différent. Et parce qu'il passe par Dieu ce regard pourra enrichir et fortifier nos relations humaines.

➔ En écrivant mon texte, je pensais à cette association créée il y a bientôt 30 ans qui a pour but d'aider des enfants atteints de cancers ou de leucémie et qui s'appelle "à chacun son Everest".

Pour aider ces enfants, l'association les emmène à Chamonix faire des excursions en montagne ; excursions qui sont évidemment adaptées à la maladie de ces enfants et à leurs capacités physiques.

Chaque enfant peut, malgré son handicap, essayer d'atteindre le sommet de sa montagne à lui, son Everest, et lorsqu'il a accompli son effort, lorsqu'il s'est élevé, il se sent tout à coup grandi et plus fort, plein d'une nouvelle énergie de vie, et peut-être plus près de la guérison.

En cette période de rentrée nous avons ou nous aurons chacun nos sommets à gravir, ambitieux, ou bien modestes, suivant nos forces, nos capacités et suivant les circonstances. Nous avons tous nos faiblesses et nos handicaps, et Jésus ne nous demande pas de faire des choses au-dessus de nos possibilités, il nous invite, simplement, à avancer sur le chemin qu'il nous indique et sur lequel il nous accompagne ; il nous invite à donner le meilleur de nous-mêmes dans le quotidien de nos vies sur la voie qui nous élève vers Dieu.

Et sur cette voie, il nous guide et nous soutient par sa parole et son esprit.

Amen

Dominique Coste, prédicateur

Table des matières

	4 juillet 2021, Marc 6:1-6	5
	11 juillet 2021, Marc 6:7-13	7
	18 juillet 2021, Marc 6:30-34	11
	25 juillet 2021, Jean 6:1-15, 2 Rois 4:42-44	15
	1er août 2021, Jean 6:24-35	19
	8 août 2021, 1 Rois 19:4-8, Jean 6:41-51	23
	15 août 2021, Jean 6:51-59	27
	22 août 2021, Jean 6:60-69	31
80	29 août 2021, Deutéronome 4:1-2, Marc 7:1-23	35
	3 juillet 2022, Luc 10:25-37	41
	10 juillet 2022, Luc 10:1-20	45
	17 juillet 2022, Luc 10:38-42	49
	24 juillet 2022, Luc 11:1-13	53
	31 juillet 2022, Luc 12:13-21	57
	7 août 2022, Luc 12:32-48	61
	14 août 2022, Michée 7, Luc 12:49-53	65
	21 août 2022, Luc 13:22-30	69
	28 août 2022, Hébreux 12:18-24	73
	4 septembre 2022, Luc 14:25-33	77